



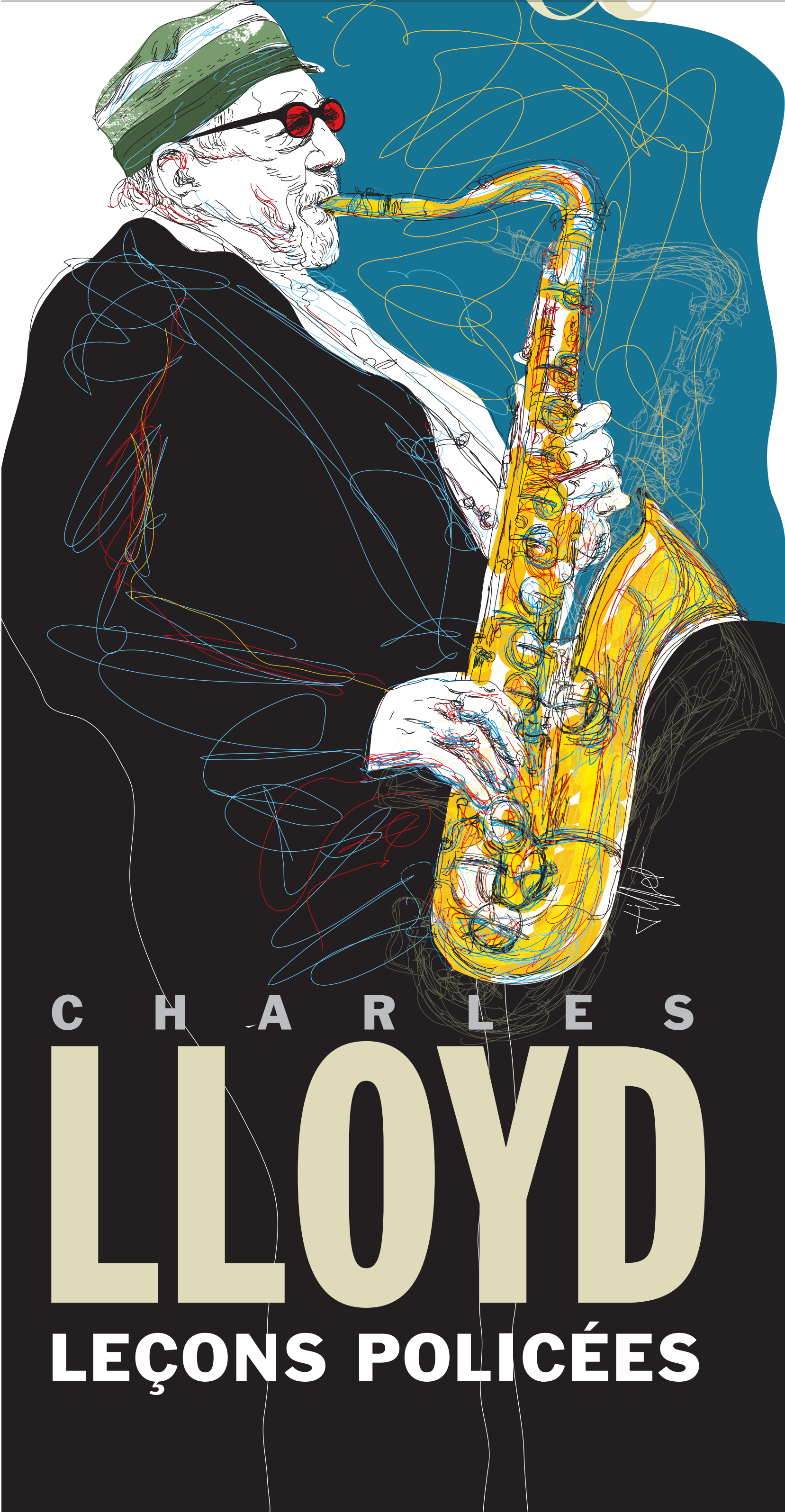
Trois visions pour **Hansel et Gretel**, héros en quête d'un idéal *Page E 3*



Une bio en deux volumes pour éclaircir l'énigme **Aragon** *Page E 9*

Culture & Livres

CAHIER É • LE DEVOIR, LES SAMEDI 22 ET DIMANCHE 23 JUIN 2013



C H A R L E S
LLOYD
LEÇONS POLICÉES

34^E ÉDITION DU FIJM

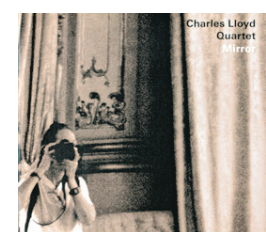
Si hagar est synonyme de tétanisé, voilà un mot ayant ceci de très singulier qu'il permet une métamorphose. Vous gomez le *d*, il devient le prénom de l'arrière-arrière-grand-mère de Charles Lloyd, saxophoniste au long cours car sherpa du jazz depuis des lunes indiennes. Il est né le 15 mars 1938 à Memphis, Tennessee, là où Martin Luther King fut assassiné le 4 avril 1968.

Plus tôt cette année, celui qui fut ermite à Big Sur, côté Pacifique, dix ans durant, a proposé un album dont Hagar est le sujet central plus que principal. Le titre? *Hagar Song's*, paru sur étiquette ECM, que Lloyd a décliné avec le pianiste Jason Moran, et seulement lui. Le parcours terrestre et très dramatique de Hagar sera exposé par Lloyd, Moran et le guitariste Bill Frisell le 30 juin prochain au théâtre Jean-Duceppe. En fait, ce spectacle conclura la série de trois shows dont Lloyd est enfin l'acteur.

Plus haut, on a évoqué le parcours dramatique de l'aïeule de Lloyd. En réalité, on devrait dire: d'une infinie tristesse. Dans un entretien accordé à un journaliste de la Vieille France, Lloyd a confié ceci: «[...] à l'âge de dix ans elle a été enlevée à sa famille, depuis le Mississippi jusqu'à Bolivar, dans le Tennessee, et vendue à l'encan. Un type l'a achetée. Lorsqu'elle a quatorze ans, il la viole, elle met au monde un enfant. Plus tard, le type la donne à sa fille afin qu'elle en fasse sa servante. C'est une histoire que ma femme a déterrée [...] Même si j'ai Ellington et Strayhorn pour me consoler, je dois mener ce travail archéologique pour savoir d'où je viens. Je dois aussi me confronter à Hagar, parce qu'elle m'obsède [...] Elle me rend visite parfois.»

De justice et de politique

Le travail d'archéologie que Lloyd poursuit, en fait, depuis son retrait de la scène, décidé dans les années 70, a souvent eu des résonances politiques. La plus récente s'est déroulée à l'ombre de l'Acropole et des anciens maîtres grecs, des forgerons de la démocratie. Il n'est pas innocent ou vain de réveiller les fantômes de Socrate, Platon, Démocrite et autres Aristote car, non seulement



Lloyd s'emploie à souligner leurs «inventions» dans le texte qui accompagne le disque *Athens Concert* publié fin 2011, mais il se trouve...

Il se trouve que Lloyd, l'immense chanteuse Maria Farantouri, le pianiste Moran, le contrebassiste Reuben Rogers, le batteur Eric Harland, le joueur de lyre Socratis Sinopoulos et Takis Farazis, également pianiste mais surtout arrangeur, il se trouve donc que tous ensemble ils ont policé des chants de résistance, dont certains écrits par Mikis Theodorakis, d'autres beaucoup plus antiques. Plus antiques, mais surtout entendus sur les rives de la mer Noire et sur les hauteurs montagneuses des Balkans. Et d'une.

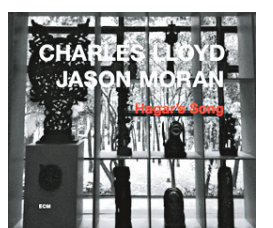
Et de deux, il faut souligner, retenir et rappeler que ce récital confectionné à coups de chants de résistance, on le répète, a été organisé parce que le FMI, la Commission européenne et la Banque centrale européenne avaient justement tétanisé le peuple grec en lui injectant de fortes doses puisées dans le sceau de l'expiation. Sous prétexte qu'ils sont des pécheurs et non les autres.

Cette inclination pour le combat contre l'injustice, ou, pour être le plus juste qui soit le concernant, pour plus d'humanité, plus de respect envers autrui, l'étranger, Lloyd la cultive depuis les années 60. Soit depuis cette époque pleine de bruit et de fureur parce que rythmée par la lutte pour les droits civiques.

Un exemple

À l'instar d'un John Coltrane ou à la différence de Max Roach, de Charles Mingus ou de Sonny Rollins, ce combat, Lloyd l'a poursuivi à l'enseignement de la quête, plus spirituelle que politique. Au ras des pâquerettes, il a plus fréquenté le territoire des maîtres anciens de l'univers, tout l'univers, que celui du matérialisme.

Ceci explique cela: de tous les musiciens de sa génération, il est celui qui jongle le plus avec les accents du gospel. À cet égard, son avant-dernier album, le splendide *Mirror*, également sur ECM, expose les chapelets sonores de *Go Down Moses* comme ceux de *The Water Is Wide*, en compagnie d'ailleurs des musiciens qui seront à ses côtés le 28 juin. Soit Moran, Rogers et Harland.



CULTURE



PEDRO RUIZ LE DEVOIR
Jules Saint-Michel est le doyen des luthiers montréalais.

L'ancre du luthier



ODILE
TREMBLAY

À cette adresse, il y a un luthier. Je passais toujours devant le 57, rue Ontario Ouest, me promettant : « Un beau jour, j'y entre. » M'y voilà et ravie d'y être. Le luthier en question s'appelle Jules Saint-Michel, traduction de son vrai patronyme hongrois.

De l'autre côté de la rue, en biais : la Maison symphonique. « Entre les répétitions, les musiciens de l'orchestre viennent se procurer des cordes », me dit-il. Mais ces temps-ci, durant le jour, on entend surtout ceux des FrancoFolies répéter leurs shows, avec ça et là des fausses notes et des micros qui grésillent.

A priori, rien de plus éloigné de l'ancre harmonique du lu-

thier que les accords bruyants du Quartier des spectacles. Mais tout est lié. « Les festivals, c'est bon pour les affaires. Les musiciens des FrancoFolies et du Festival de jazz n'aiment pas toujours trainer leurs instruments avec eux. Je leur en loue, dont les grosses contrebasses. » De toute façon, dès qu'ils voient l'enseigne, les violonistes de passage rappellent : l'un pour acheter des cordes, l'autre pour ajuster son instrument. Parfois ils se mettent à jouer.

Ils auront demain un autre point de repère, car, sur le mur de briques voisin, Jules Saint-Michel a fait fabriquer en fer l'échine d'un demi-violon, sur trois étages de haut, en cours d'installation. La Ville avait promis de participer au financement de l'œuvre, mais pense-t-elle qu'elle donne suite à ses appels ?

Cet homme passionné et délicieux est le doyen des luthiers montréalais. Il a pignon sur rue ici depuis près de 35 ans, s'étant alors collé à la Place des Arts. Avant, il travaillait pour un autre luthier : Antoine Robichaud, face au théâtre Saint-Denis. C'est devenu un McDo.

On pénètre dans l'atelier-boutique comme dans un univers parallèle, enivré par l'odeur des vernis et du bois, les yeux volant entre les instruments accrochés : violons, violoncelles, contrebasses, luths, harpes et compagnie. « Mais pas de guitares. » Ajoutez les parties d'instrument : cordiers, mentonnières, chevalets, volutes, chevilles et pièces de bois découpées. Son fils, sa fille, son petit-fils tra-

vaillent à ses côtés. Deux employés s'activent à l'atelier. Il dit : « Le violon est l'instrument de musique le plus important. Enlevez le piano d'un orchestre, ça ne changera rien. Mais sans violon, c'est foutu ! » Que les partisans du piano se le tiennent pour dit !

Des tableaux, des photos rendent d'autres hommages aux violons et archets. « J'ai 550 livres sur la lutherie », me dit-il.

Quand François Girard a fait son film *Le violon rouge*, le cinéaste a trouvé ses instruments chez monsieur Saint-Michel. « Sauf le violon rouge lui-même. »

Au pays du violon, le temps est suspendu. On entre en nostalgie, en poésie aussi.

Longtemps, il a enseigné la lutherie, mais a passé la main. Il ne fabrique plus que des violons altos, tout en réparant ce qu'on voudra. Les années s'accumulent, mais il a tellement de projets et adore sa vie. C'est beau à voir.

Comme un privilège, dans cet endroit d'une élégance d'antan, qui apaise.

« Avant, on trouvait un violon dans chaque famille, rappelle-t-il. Alors, les descendants arrivent en ville avec des violons parfois fabriqués par l'arrière-grand-père. » Certains sont de bric et de broc. Violons savants, violons à giger : tous bienvenus. Le virtuose Alexandre Da Costa vient ajuster ici son Stradivarius toutes les six semaines, pour le garder au sommet de sa sonorité. Le légendaire Ti-Jean Carignan, toujours en quête de l'archet idéal, était l'ami du luthier. Le violoneux Monsieur Pointu, alias Paul Cormier, avant de mourir, a dit à sa femme : « Donne mon violon à

Jules Saint-Michel. Ça lui fera plaisir. » Il y est toujours. Au pays du violon, le temps est suspendu. On entre en nostalgie, en poésie aussi.

À Budapest, pendant que ses parents étaient au resto, il traînait dans les pattes des musiciens tziganes, qui jouaient pour l'ambiance. « A trois ans, j'ai eu un violon. » Il voulait devenir violoniste, joue de l'instrument, mais fut détourné vers la médecine. Durant l'insurrection de Budapest de 1956 réprimée par l'Union soviétique, en plein chaos, il est allé rendre visite à son oncle luthier à Paris, sans pouvoir traverser le rideau de fer. Cours de français, cours de médecine, il apprit aussi la lutherie avec l'oncle. Tombé amoureux d'une Québécoise, il partit pour Montréal en 1959.

Il connaît le secret du vernis qui conserve son éclat, perfectionné par le maître luthier Nicola Amati à Crémone, au XVII^e siècle. « Les secrets sont faits de tant de recherche et de travail. Je connais aussi celui des Stradivarius, mais pas question de le révéler. C'est un secret. »

Dans son économusée, il me fait voir ses trésors, dont plusieurs instruments anciens trouvés pour la plupart dans les encans de New York, de Vienne ou de Paris. Chacun possède son histoire. Mais c'est dans un coin secret qu'il conserve un violon de Nicola Amati, trop précieux pour être exposé. On l'a contemplé en silence. Il y a des moments magiques dans la vie. Dehors, les répétitions des FrancoFolies m'ont lancé leurs sons soudain étranges après ma visite. J'arrivais d'ailleurs. Sourde à tout le reste.

otremblay@ledevoir.com

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DE JAZZ DE MONTRÉAL
RioTintoAlcan

LE FESTIVAL DEBUTE CE VENDREDI!
SOYEZ DE LA FÊTE!
28 JUIN AU 7 JUILLET 34

ÉVÉNEMENTS SPÉCIAUX TD, CBC, Radio-Canada, 98.5 fm, 98.5 fm, SALLE WILFRID-PELLETIER, PdA • 19 h 30

PROGRAMME DOUBLE

LYLE LOVETT ACOUSTIQUE
CHRIS ISAAK et ses MUSICIANS
jeudi 4 juillet

CHAMPION et ses G-STRINGS avec I MUSICI en collaboration avec MU#
samedi 6 juillet

LE FESTIVAL À LA MAISON SYMPHONIQUE @le6 Gazette, MAISON SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL • 19 h

JOSHUA REDMAN QUARTET WALKING SHADOWS avec AARON GOLDBERG, REUBEN ROGERS et GREGORY HUTCHINSON et un ORCHESTRE À CORDES DE 18 MUSICIENS
samedi 29 juin

Concert de clôture en collaboration avec CBC, Radio-Canada
SOWETO GOSPEL CHOIR
6 juillet • 15 h et 19 h

LES GRANDS CONCERTS RioTintoAlcan, CBC, Radio-Canada, 98.5 fm, 98.5 fm, THÉÂTRE MAISONNEUVE, PdA • 20 h

CHUCHO VALDÉS & THE AFRO-CUBAN MESSENGERS première partie: BACHOT/MUNVA
vendredi 28 juin

BOZ SCAGGS
dimanche 30 juin

MARTHA WAINWRIGHT première partie: DEAR CRIMINALS
jeudi 4 juillet

MADELEINE PEYROUX première partie: KAT EDMONSON
samedi 6 juillet

LES RYTHMES TP, CKOISE, 98, MÉTROPOLIS • 20 h 30

GAROU RHYTHM & BLUES avec MARIE-MAI, VALÉRIE CARPENTIER, NADJA, DANIEL LAVOIE et JULIE LAMONTAGNE
vendredi 28 juin

RHYE première partie: CFCF (LIVE)
dimanche 30 juin

WOODKID première partie: MOZART'S SISTER
lundi 1^{er} juillet

THE CAT EMPIRE première partie: COLIN MOORE
mardi 2 juillet

JAZZ BEAT HYATT REGENCY MONTRÉAL, en collaboration avec CMC, THÉÂTRE JEAN-DUCEPPE • PdA • 21 h 30

JASON MORAN FATS WALLER DANCE PARTY
samedi 29 juin

YOUN SUN NAH
dimanche 30 juin

DAVID MURRAY INFINITY QUARTET avec MACY GRAY
lundi 1^{er} juillet

LES COULEURS SMO, RAO, CBL, CLUB SODA • 19 h

SARAH SLEAN WITH STRINGS
samedi 29 juin

VIEUX FARKA TOURE
mercredi 3 juillet

MOLLY RINGWALD
samedi 6 juillet

Billetterie

Place des Arts
Maison symphonique de Montréal
514 842-2112
laplacedesarts.com

Métropolis
1 855 790-1245
admission.com
ticketmaster.ca

CLUB SODA
514 286-1010
clubsoda.ca

montrealjazzfest.com
f/montrealjazzfest
@MtlJazzFestival

Bell, Heineken, CBC, Radio-Canada, Canada, Montréal, Québec, SMO, info jazz, LA PRESSE, 514 871-1881 185jazzfest

À UN CLIC DES CONCERTS EN PLEIN AIR

BOUCHERVILLE.CA

DÉCOUVREZ UNE VILLE OÙ L'HISTOIRE, LA NATURE ET LA CULTURE S'HARMONISENT À MERVEILLE AFIN DE CRÉER UNE QUALITÉ DE VIE EXCEPTIONNELLE! BRANCHEZ-VOUS DÈS MAINTENANT POUR CONNAÎTRE NOTRE PROGRAMMATION ESTIVALE : SPECTACLES VARIÉS ET NOMBREUSES ACTIVITÉS CULTURELLES À VENIR.

Boucherville

CULTURE › ARTS DE LA SCÈNE

FESTIVAL



Pour les créateurs Charles Dauphinais, Suzanne Lebeau et Hugo Bélanger, les contes revêtent des significations particulières.

Hansel et Gretel, deux héros modernes en quête d'un idéal

Trois productions proposent de plonger dans l'inépuisable creuset du conte des frères Grimm. Rencontre au sommet.

CHRISTIAN SAINT-PIERRE

Deux enfants abandonnés en forêt par leurs parents retrouvent leur chemin vers le bercail après avoir affronté une sorcière anthropophage dont la maison fait saliver. D'une richesse sémantique inouïe, le conte consigné par les frères Grimm au début du XIX^e siècle a connu les adaptations les plus diverses. Au cours des prochains mois, trois lectures des aventures d'Hansel et Gretel nous seront offertes sur un plateau d'argent.

Alors qu'Hugo Bélanger met en scène l'opéra d'Engelbert Humperdinck à la Place des Arts en mars et que Suzanne Lebeau dévoile sa réécriture du conte à la Maison Théâtre en octobre, le spectacle concocté par Charles Dauphinais pour le Théâtre de la Roulotte amorce le 26 juin une tournée qui le mènera dans une cinquantaine de parcs de la ville.

Pour les trois créateurs réunis au café Touski à l'invitation du *Devoir*, le premier contact avec le conte remonte bien entendu à l'enfance. « Quand j'étais petit, c'était l'histoire qui m'effrayait le plus, mais c'était aussi ma préférée, se souvient Charles Dauphinais. Lorsqu'on m'a proposé de faire la Roulotte, je n'ai pas hésité un seul instant avant de choisir Hansel et Gretel. Pour m'adresser à toute la famille, des spectateurs de tous les âges, c'était le conte idéal. En travaillant à l'adaptation, j'ai découvert l'opéra d'Humperdinck et j'ai été complètement transporté par la modernité de son propos et de sa structure. J'ai trouvé en somme plus d'inspiration dans ce livret que dans la version des frères Grimm. »

« Les contes sont indissociables de mon enfance, enchaîne Suzanne Lebeau. L'été, ma mère nous en racontait tous les soirs. Je me rappelle que les petits voisins débarquaient de partout pour l'entendre. Le conte, à mon sens, est une source inépuisable de correspondances avec les véritables émotions des enfants, avec leurs sentiments profonds, qu'ils soient nobles ou non, lumineux ou sombres. C'est pourquoi je dois avouer que ça

« Ce qui n'est pas simple avec les contes, précise Hugo Bélanger, c'est que la plupart des gens en ont une idée préconçue »

m'agace quand on décrit le conte comme étant merveilleux, magique, rebondissant, coloré et divertissant. Le conte, c'est bien plus riche et complexe que ça. Il faut sortir des clichés. »

Un meilleur sort

« Ce qui n'est pas simple avec les contes, précise Hugo Bélanger, c'est que la plupart des gens en ont une idée préconçue. On croit souvent connaître l'histoire, alors que c'est rarement le cas. Quand j'ai adapté Pinocchio et Alice au pays des merveilles, c'était très évident que les conceptions des gens étaient erronées. En même temps, notre but, en tant qu'artistes, ce n'est pas de donner l'heure juste, ce n'est pas de rétablir les faits en transposant le conte original sur scène. On a quelque chose à dire à travers ça, un point de vue à adopter. Avec ce récit, je veux aller dans l'étrangeté, explorer ce qui est inquiétant. J'ai beau travailler avec des artistes de cirque, il n'est pas question que je fasse un spectacle cute. Croyez-moi, tous les publics vont

trouver leur compte. »

Parmi les interprétations qui circulent au sujet d'Hansel et Gretel, la question de la lutte des classes et de la répartition des richesses est sans doute l'une des plus intéressantes. Entre la misère et la famine qui assaillent les parents et l'opulence indécente, débordement de bijoux et de pain d'épices, dans laquelle vit la sorcière, il y a un gouffre qu'on pourrait qualifier d'éminemment contemporain. « C'est ce qui m'a frappé, explique Bélanger, tout ce qui concerne la pauvreté et la richesse. Le rêve d'Hansel et Gretel: accéder à une autre famille, une autre maison, une autre vie, autrement dit avoir un meilleur sort, c'est celui de bien des enfants. »

« Selon moi aussi la notion de pauvreté est fondamentale, renchérit Dauphinais. Ça exprime d'où viennent ces enfants et vers quoi ils tendent. Ils sont à la recherche, non pas d'un trésor, mais bien d'un idéal. Ils veulent échapper à une situation. Plus ou moins consciemment, ils espèrent plus, ils souhaitent mieux. Dans leur quête pour y arriver, leur traversée de la forêt, ce qu'on voit à l'œuvre, c'est surtout leur exceptionnel imaginaire. Au final, les enfants vont réaliser que la richesse se présente sous plusieurs formes. L'unité familiale, par exemple, c'est sans contredit une richesse. La consommation et la possession, ça fait rêver, mais ce n'est pas un gage de bonheur. Mon objectif est de créer un spectacle qui fasse rire et réfléchir, qui amalgame divertissement de qualité et esprit critique. »

Suzanne Lebeau a choisi une approche plus intime, peut-être même plus psycholo-

gique, que celles de Bélanger et de Dauphinais. Mise en scène par Gervais Gaudreault, destinée aux 6 à 9 ans, sa pièce s'intitule *Gretel et Hansel*. Notez l'inversion des prénoms, pas du tout innocente. « Je me suis intéressée à ce conte après avoir observé la relation démesurée qu'entretient en ce moment mes deux petites-filles. Elles sont dans un rapport amour-haine que j'estime comparable à celui qui relie Hansel et Gretel. Dans ma version, que j'ai voulue féministe, c'est le point de vue de Gretel qui est important. C'est la plus vieille, la plus grande, la première et la plus raisonnable, celle qui est née d'abord et qui doit accepter le petit frère. Ici, comme dans la plupart de mes pièces, je cherche à être au plus près du vécu des enfants. »

Collaborateur
Le Devoir

Le folk de racines de Gabriel Yacoub

Le fondateur de Malicorne se paie deux soirs aux Chants de vieilles

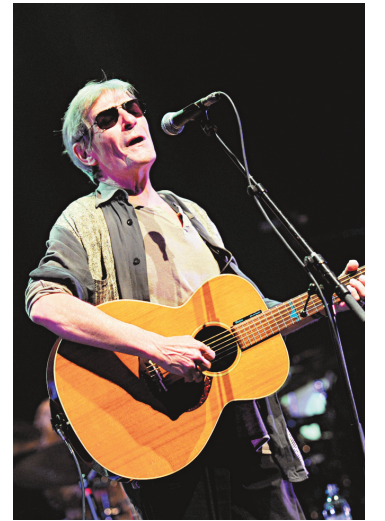
YVES BERNARD

Après une année de relâche, le festival Chants de vieilles revient en force du 28 au 30 juin au cœur du village de Saint-Antoine-sur-Richelieu, son nouveau site. Parmi la brochette d'artistes proposée: le Yves Lambert Trio, Karen Young, Le Vent du Nord, Titi Robin, Le Rêve du diable, Susan McKeown et Gabriel Yacoub, le fondateur de Malicorne, qui arrive en trio. Le 29 juin, il partage la scène avec Le Vent du Nord et le Duo David Simard et Daniel Roy, alors que le lendemain, il offrira quelques chansons avec Gilles Chabénat et Yannick Hardein, notamment.

En 2010, Yacoub a invité ses complices de Malicorne aux Francos de La Rochelle. Il en est ressorti avec un disque qui a permis de redécouvrir la richesse de ces complaintes sombres et mordantes, ces airs sauvages, ces textures atmosphériques et ces voix magnifiques, en polyphonie comme à l'unisson. Le groupe a fait école et plusieurs artistes, dont Michel Faubert, se sont inspirés de la démarche. Depuis un an, Malicorne s'est reformé dans une version nouvelle, et un disque est prévu avant la fin de l'année.

Yacoub se souvient de la version originale du groupe: « On voulait moderniser avec nos sentiments, nos pulsions et nos envies contemporaines. On avait un intérêt intuitif pour ces musiques modales, ces chansons un peu étranges, mystérieuses, bourrées de sens caché, de métaphores, de superlatifs et de symboles. Dans cette tradition, on ne dit pas "Je t'aime", mais "Je viendrai boire l'eau de ta fontaine". »

Autre élément intéressant: Malicorne remontait aux sources québécoises en puisant dans les archives de l'Université Laval. « On avait fait une découverte formidable, raconte Yacoub. Au Québec, on avait gardé les chansons traditionnelles qui



XAVIER LEOTY AGENCE FRANCE-PRESSE
Gabriel Yacoub aux Francos de La Rochelle, en 2010.

venaient de France d'une manière plus jalouse, comme les immigrants qui partent avec leurs trésors, qu'ils gardent un peu plus jalousement. On utilisait chez vous des modes anciens qui étaient disparus en France. »

L'aventure de Malicorne dure jusqu'en 1981. Puis Gabriel Yacoub se lance en solo: « Au début, ça m'a pris beaucoup de temps de commencer à écrire, parce que j'avais une telle admiration pour les chansons traditionnelles. Puis j'ai voulu dire les choses de façon plus directe. J'écris donc maintenant avec plus d'intimité, j'emploie souvent le "je" et je parle de ce qui me touche. Je me réveille un matin et j'entends à la radio qu'un sans-abri est mort de froid dans les rues de Paris. Je me mets en colère et j'écris là-dessus, ce que je ne ferais pas pour Malicorne. »

Yacoub s'amène avec son trio, un splendide trio, composé de Gilles Chabénat, l'un des vieillards les plus innovants de la France, et de Yannick Hardein, son complice bassiste et pianiste. Au programme: un folk de racines et sans doute quelques airs de Malicorne.

Collaborateur
Le Devoir

D'autres perles aux Chants de vieilles

Vendredi 28 juin: Susan McKeown. Chanteuse à la voix de contralto très pure, la New-Yorkaise d'origine irlandaise ajoute superbement aux styles traditionnels, de la chanson d'auteur, des couleurs métissées et de la spiritualité.
Dimanche 30 juin: Le Rêve du diable. Le groupe pionnier revient à l'une de ses périodes « de rêve » pour offrir un bout de légende avec l'intégrale de *Délire et des reels*, leur disquéculte de 1979.

Trois relectures, une même inquiétante complexité



HUGO LEFORT

L'adaptation de Charles Dauphinais et Elisabeth Sirois (notre photo) mise sur un **amalgame éclaté** de musique, de rires, de marionnettes et de personnages fous capables à la fois de faire rire et réfléchir. Une production du Théâtre de la Roulotte. Dans les parcs de Montréal du 26 juin au 25 août 2013.

Féministe, à la fois sombre et lumineuse, la relecture que proposent Suzanne Lebeau et Gervais Gaudreault préconise une approche plus intime, à hauteur d'enfants. Une pro-

duction du Carrousel, notamment présentée à la Maison Théâtre du 22 octobre au 3 novembre 2013.

Voyage au cœur de l'**étrangeté**, l'*Hansel et Gretel* d'Hugo Bélanger puise sa genèse dans les arts lyriques tout en s'ouvrant au cirque et au théâtre. Coproduction de l'Atelier lyrique de l'Opéra de Montréal, de l'École nationale de théâtre et de l'École nationale de cirque, l'opéra prendra l'affiche de la salle Wilfrid-Pelletier de la PdA du 22 au 29 mars 2014.

Hydro Québec présente

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU
DOMAINE FORGET
LA MUSIQUE DES GRANDS ESPACES
DU 15 JUIN AU 25 AOÛT 2013

SÉRIE FOUGUE ET PASSION
JEUDI 27 JUIN 20 H
Nicolas Baldeyrou, clarinette
Quatuor Zaïde

SÉRIE VIRTUOSES
SANS FRONTIÈRES
VENDREDI 28 JUIN 20 H
LES BOIS VIRTUOSES!
Benny, Izotov, Millard et plusieurs autres

SÉRIE ORCHESTRES
GRANDEUR NATURE
SAMEDI 29 JUIN 20 H
I Musici de Montréal
Jean-Marie Zeitouni, chef d'orchestre
Karina Gauvin, soprano

LES BRUNCHES-MUSIQUE
Tous les dimanches de l'été!
Du 9 juin au 1^{er} septembre

Programmation complète
domaineforget.com | 1.888.DFORGET

Suivez-nous sur f t y

Patrimoine canadien, Canadian Heritage, Québec, Municipalité de Saint-Jérôme

CULTURE › MUSIQUE

Les adieux de Susie Napper

Montréal baroque dit au revoir à sa muse et ouvre un nouveau chapitre

CHRISTOPHE HUSS

Le festival Montréal baroque, qui s'est ouvert hier soir sur un opéra rarissime de Vivaldi, *Motezuma*, et se prolongera jusqu'à lundi soir, sera le dernier sous la direction artistique de son instigatrice et inspiratrice, Susie Napper.

Montréal baroque perd sa muse. Susie Napper tirera sa révérence après dix années et onze éditions. La gambiste l'avait laissé entendre au *Devoir* l'an passé. Cette fois, tout est bouclé. «Après dix ans, il est temps de changer de direction artistique», analyse Susie Napper, qui craint l'essoufflement inévitable des mandats à très long terme.

Mais Susie Napper a préparé le terrain et ne se retire pas tout à fait. «J'ai créé le thème des cinq prochains festivals. Je serai là, mais la direction artistique sera assumée par Matthias Maute.» L'instigatrice de ce rendez-vous majeur de notre vie musicale espère également que son successeur se verra ouvrir de nouvelles portes en matière de financement.

L'an passé, le constat sur les moyens financiers alloués était morose. «Et c'est pire cette année!», rétorque la directrice artistique. Susie Napper espère «qu'un jour l'économie va changer de bord».

Montréal baroque, en tout cas, le mériterait. Hormis l'ensemble des initiatives concrètes et tous azimuts de Kent Nagano pour rapprocher l'OSM de la société québécoise, l'ardeur de l'équipe du Concours musical de Montréal pour créer dans la métropole une compétition internationale de poids et le travail de l'Orchestre métropolitain pour porter la musique dans les arrondissements, peu de manifestations ou d'institutions ont tenté, avec tant d'inventivité et de souci de la qualité, d'amener la musique au plus grand nombre avec des propositions nouvelles, claires, ambitieuses et intéressantes. Susie Napper



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

La gambiste Susie Napper tirera sa révérence après dix années à la barre du festival Montréal baroque.

est un trésor national. Espérons que ses successeurs seront dignes de ce qu'elle a bâti.

Dans cet esprit, après la Fonderie Darling (pour *Orfeo* de Monteverdi en 2009) ou la

Susie Napper est un trésor national.

Espérons que ses successeurs seront dignes de ce qu'elle a bâti.

Poudrière, sur l'île Sainte-Hélène, inaccessible depuis les années 1970 et explorée lors du festival 2004, l'édition 2011 nous vaut une surprise: une nouvelle résidence, le théâtre St-James, au 265 de la rue Saint-Jacques, ancien siège so-

cial de la Banque CIBC.

Depuis des années, Susie Napper fait le tour du Vieux-Montréal à la recherche de trésors cachés. «Nous savions que ce bâtiment existait, mais il était inaccessible. À présent, il a été racheté par Ezio Cariosielli, qui a également acquis le Rialto de l'avenue du

Parc pour le transformer en un magnifique petit théâtre. Il fait la même chose ici.»

Le bâtiment de la rue Saint-Jacques, où se tient le festival, n'est pas encore totalement reconstruit. «Ce n'est pas encore prêt, mais nous étions preneurs

en l'état actuel. C'est un lieu admirable, en pierre avec 70 pieds de haut», se réjouit Susie Napper. Le bonheur acoustique reste toutefois un vœu pieux. Susie Napper ne peut que constater qu'«on verra pendant le festival comment la pièce principale du bâtiment sonnera avec 400 personnes à l'intérieur».

Le nouveau propriétaire, enthousiasmé par Montréal baroque, a donné carte blanche à l'équipe du festival, qui a pu investir les lieux 24 heures sur 24 pendant une semaine. Ces dernières années, le bâtiment, voisin d'autres anciens sièges sociaux de banques dans le Vieux-Montréal, était loué comme dé-

cor de cinéma. Il s'ouvre ici au public pour la première fois.

Nouveaux mondes

Le concert d'inauguration de l'édition 2013, vendredi, a été très symbolique du passage de témoin à Montréal baroque: un projet piloté conjointement par Susie Napper et Matthias Maute. Ce dernier dirigeait, mais était aussi impliqué dans la reconstruction musicale, puisque de *Motezuma*, redécouvert durant la dernière décennie, subsiste l'intégralité du livret, mais seulement un tiers de la musique. Quant à Susie Napper, elle s'est jetée avec délices dans le spectacle lui-même, qui com-

prenait des projections réalisées, à leurs heures perdues, par une jeune équipe d'employés de Moment Factory passionnés par l'idée d'habiller un opéra.

Motezuma est dans le droit fil du thème de 2013, celui des «nouveaux mondes», décliné dans les autres grands spectacles, à 19 h chaque soir. Celui de samedi associera l'Ensemble Constantinople et l'Euskal Barrok Ensemble (Espagne), avec comme fil conducteur la migration de la culture basque vers les terres nouvelles.

Dimanche, l'ensemble L'Harmonie des saisons, dirigé par Eric Milnes, retracera le passé musical des cités coloniales espagnoles du Sud, telles Mexico, Bogotà, Lima, Quito et Puebla. Cette riche musique baroque d'Amérique du Sud, redécouverte depuis une vingtaine d'années sous l'impulsion initiale de l'éditeur français K617 et du chef Gabriel Garrido, a déjà été à l'honneur cette saison, en parallèle de l'exposition *Pérou. Royaumes du Soleil et de la Lune* du Musée des beaux-arts de Montréal.

Quant à lundi, toujours à 19 h, l'aventure Montréal baroque de Susie Napper s'achèvera comme elle avait commencé en 2003, avec *Les éléments* de Jean-Féry Rebel, un ballet dépeignant la création du monde. Mêmes interprètes, Les Boréades de Montréal, mêmes danseurs, menés par Marie-Nathalie Lacoursière, mais un peu de piment neuf, avec l'adjonction d'artistes du cirque, tel un «mangeur de feu», selon la savoureuse formulation de Susie Napper.

Bien d'autres manifestations sont prévues en marge des «grands concerts». Mais lundi, un nouveau chapitre débutera pour Montréal baroque.

Le Devoir

MONTRÉAL BAROQUE

Au théâtre St-James (265, rue Saint-Jacques, Vieux-Montréal), jusqu'au lundi 24 juin. Billets: 514 845-7171. Information: www.montrealbaroque.com

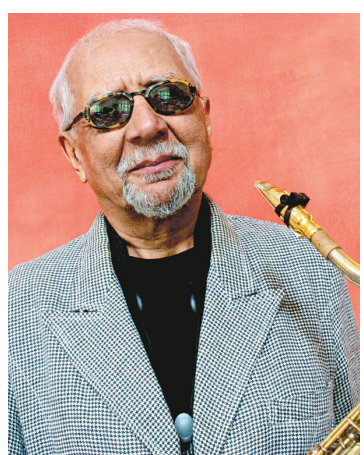
LLOYD

SUIITE DE LA PAGE 1

Lorsqu'il ne reprend pas les échos du gospel déployé dans les environs du Mississippi, il s'applique à la confection des siens qu'il fond très souvent dans les musiques venant des horizons lointains. Ainsi, le 29 juin, en compagnie de Harland et de Zakir Hussain à aux tablas, aux percussions et à la voix, il fera ce qu'il a fait lors de l'enregistrement de *Sangam*, toujours sur ECM. Mais encore? Il mettra du relief à ses compositions en empruntant les ponctuations qui rythment la vie sur les rives du Gange.

À force d'arpenter les scènes du monde, à force de humer sur place les parfums orientaux, asiatiques et autres, Lloyd s'est forgé une personnalité à l'image de ses trois héros: Duke Ellington, Billie Holiday et Thelonious Monk. Soit une personnalité unique et qui aura donc valeur d'exemple. Et pour toujours, sa musique étant déjà intemporelle.

Le Devoir



Charles Lloyd

Découter: Un extrait de la pièce *Go Down Moses*, tiré de l'album *Mirror* à ledevoir.com/culture/musique



SOURCE SIX MEDIA MARKETING

Helen Merrill, l'antistar depuis six décennies.



UPSTAIRS

L'Upstairs figure parmi les 50 meilleurs clubs de jazz recensés par le magazine spécialisé *Down Beat*.

La version Upstairs du FIJM

SERGE TRUFFAUT

«Au tableau du club de jazz le plus meilleur au monde du monde mondial», comme dirait l'autre, l'Upstairs figure en bonne place. Mais encore? Dans les 50 premiers. Ce n'est pas nous qui l'avons avancé, mais bien le vénérable magazine *Down Beat* dans une de ses récentes parutions. Et ce, après avoir mené une enquête aux quatre coins du globe à faire pâlir de jalousie Sam Spade et Philip Marlowe réunis.

On est habitué par le doute et son alter ego, le scepticisme, hmmm? On ne croit pas du tout que l'Upstairs en fait partie? Eau quai! Il ne reste plus qu'à balancer et à commenter la programmation ciselée, c'est vraiment le cas de le dire,

par Joel Giberovitch, patron du lieu. Mieux, patron d'un lieu dont la durée de vie a dépassé celles du Soleil levant, d'In Concert, du 2080 rue Clark, et d'autres. C'est dire.

Toujours est-il que Giberovitch a réussi, avec la complicité de Simon Fauteux de Six Media Marketing, un prodige que nous avons souligné il y a quelques semaines. Lequel? Il a convaincu l'immense Barry Harris, considéré par bien de ses pairs comme le pianiste des pianistes, à se produire en compagnie des excellents et fidèles Ray Drummond à la contrebasse et Leroy Williams à la batterie.

Pour illustrer l'importance de Harris, on se contentera de décliner les noms d'un certain nombre de clochards célestes

qui ont fait appel à sa virtuosité, dans le sens le plus noble du terme: Charlie Parker, Lester Young, Miles Davis, Dexter Gordon, Coleman Hawkins, Dizzy Gillespie, Max Roach et bien d'autres de cet acabit.

Élégante Helen Merrill

L'autre haut fait de cette programmation est la venue d'Helen Merrill, la chanteuse, qui est une définition, pour ne pas dire LA définition, de l'élégance. Dans le *Dictionnaire du jazz* de la collection «Bouquins», il est souligné, fort à propos, ceci: «Helen Merrill ou l'antistar. Rarément carrière de vocaliste aura été menée avec une telle indépendance vis-à-vis des contraintes du succès, une telle volonté de privilégier les seules aventures du fait musical.» Tenez-vous bien, cela

fait six décennies qu'elle greffe les aventures musicales logeant toutes à l'enseigne des sursauts inhérents à la densité.

Ensuite? Les faits d'armes. Les faits qui se distinguent des hauts faits évoqués plus haut sont autant de mises en relief du mouvement ou courant musical qui rythme l'univers new-yorkais depuis plusieurs années maintenant. En un mot, il s'agit de Smalls. De ce club où défilent soir après soir les fines lames du jazz d'aujourd'hui.

Toujours est-il que l'esthétique Smalls, si l'on peut qualifier les choses ainsi, sera représentée et surtout dévoilée par le guitariste Nir Felder, le pianiste Aaron Parks, le saxophoniste Greg Osby et leurs camarades. Sur plus d'un soir, ils vont décortiquer les grands moments

de Dexter Gordon et sculpter les gammes de ce qu'on appelle de plus en plus le post-bop.

Enfin, le 5 juillet prochain se produira en solo un pianiste dans la lignée de Barry Harris. Un pianiste qui, à l'instar de Jimmy Rowles, le pianiste favori de Marilyn Monroe, a une connaissance encyclopédique du répertoire. Un pianiste qui sécurise tous les producteurs car il n'a pas son pareil, à l'instar du saxophoniste Budd Johnson, pour faire «travailler» les autres. Son nom? Bill Charlap.

Cela étant, il reviendra comme il se doit et comme d'habitude à la chanteuse Rane Lee de conclure la version Upstairs du FIJM.

Le Devoir



PARAMOUNT PICTURES
 Brad Pitt tire son épingle du jeu, mais ne sauve pas le portrait d'ensemble de *World War Z*.

La planète des zombies

WORLD WAR Z

Réalisation : Mark Forster. Scénario : Matthew Michael Carnahan, Drew Goddard, Damon Lindelof, J. Michael Straczynski, d'après le roman de Max Brooks. Avec Brad Pitt, Mireille Enos, Daniella Kertesz, James Badge Dale. Image : Ben Seresin. Musique : Marco Beltrami. Montage : Roger Barton, Matt Chesse. États-Unis, 2012, 116 minutes.

ODILE TREMBLAY

Dans la veine des films post-apocalyptiques avec zombies qui transforment d'un coup de dents les humains en monstres sanguinaires, disons que *World War Z* de Mark Forster ne passera pas à l'histoire comme le mieux ficelé et le plus épouvanté. Avec les 200 millions de son budget, il s'offre un vrai tour du monde, car toute la planète est menacée. De l'Amérique à l'Asie, en passant par l'Europe et le Moyen-Orient. Mais ceux qui raffolent des histoires de zombies trouveront ces monstres trop à l'arrière-plan, et leurs activités de cannibales peu exhibées. Manque de sang et de terreur, déploieront les amateurs de sensations fortes. Il s'agit d'un film d'action avant tout, pas très bien raconté, avec Brad Pitt à sa proue. Cette adaptation très libre du roman de Max Brooks est appelée à décevoir les admirateurs du livre, même si Brad Pitt se démène et tire son épingle du jeu, sans sauver le portrait d'ensemble. George A. Romero avait fait des films de zombies avec un budget de famine, sans têtes d'affiche mais qui glaçaient les sangs. Ici, tout défile trop vite.

La cohue s'installe et des

villes disparaissent de la carte. Voici Pitt en Gerry Lane, agent de l'ONU en rupture de ban, avec femme et enfants, que la catastrophe remet sur les rails. Sommé de partir en Corée dépitée le patient X, premier zombie homologué, l'avion est détourné en Israël. Autos, camions, avions, hélicoptères, plateforme pétrolière transformée en refuge, tous les moyens de locomotion ou de flottaison possibles avec explosions et accidents sont au menu, à travers des cascades souvent spectaculaires. À souligner : les magnifiques scènes de foule enjambant le mur des Lamentations ; beauté sans vraie horreur toutefois, évoquant plutôt des hordes de fourmis en débandade.

Une grande partie du film, qui gagne au huis clos, est confinée dans un laboratoire, avec zombies à l'attaque et héros en quête de poisons transformés en remèdes, *pharmakons* salvateurs.

Marc Forster (*Quantum of Solace*, *Monster's Ball*) parvient à rendre une atmosphère, dans ses scènes bien orchestrées à Jérusalem ou ailleurs, mais les histoires humaines qui gravitent autour des décors en mode destruction semblent artificielles, privées de substance. Tout roule si vite qu'il devient impossible de s'identifier à qui que ce soit, même à Brad Pitt, héros sans émotions palpables, placé là pour faire rebondir l'action au quart de tour. Et les zombies font plutôt rire. Bref, il n'est pas dit que cette méga-production estivale remportera son pari de remplir les salles du monde, même en s'offrant l'échelle planétaire.

Le Devoir

Le testament québécois de Miller

Tourné de ce côté de l'Atlantique, *Voyez comme ils dansent* a connu bien des mésaventures avant d'atterrir ici

ODILE TREMBLAY

Depuis le temps qu'on attendait ce film du défunt Claude Miller, tourné au Québec et ailleurs au Canada en 2010. *Voyez comme ils dansent* n'était sur aucun écran radar.

Il sortira dans nos salles vendredi prochain, mais avait pris l'affiche en France dès août 2011, passant quasiment inaperçu, sous une critique par ailleurs tiède. *Thérèse Desqueyroux* d'après Mauriac, ultime film de la carrière de Miller mort le 4 avril 2012, a été largement diffusé. Pas *Voyez comme ils dansent*.

Sa veuve, Annje Miller, évoque l'aventure. À ses yeux, pareille histoire intimiste dans un décor de western avec des têtes d'affiche aurait dû connaître un sort meilleur. Le diable était aux vaches, comme on dit par chez nous.

Voyez comme ils dansent, dont le titre évoque des marionnettes, mêle des acteurs français, Marina Hands, James Thiérée, l'Italienne Maya Sansa, à plusieurs Québécois, dont son acteur de prédilection Yves Jacques, également Aubert Pallascio, Anne-Marie Cadieux, Benoît Brière, le Mohawk Stuart Mylow et d'autres.

Le film est inspiré de la nouvelle *La petite-fille de Menno* de Roy Parvin, sur deux femmes ayant aimé le même homme, un univers anglosaxon que le cinéaste a allégrement francisé. « *Claude adorait adapter des œuvres littéraires. Ça le rassurait*, dit Annie Miller. *Il partait d'une base et jouait avec la structure.* »

Le cinéaste a situé l'action dans le train Montréal-Vancouver, ainsi que dans une réserve mohawk de l'Alberta. C'est filmé en réalité au Québec, à Sacacomie, en impliquant des Mohawks de Kanesatake.

Marina Hands incarne la première épouse française, vidéaste, partie traverser le Canada en train. Maya Sansa joue la seconde, une Américainne médecin très impliquée dans sa communauté. Les deux femmes se rencontrent, se flairent, tentent de comprendre les liens différents qui les ont unies au même homme. Quant à James Thiérée, il joue en partie son propre rôle d'artiste. Le petit-fils de Charlie Chaplin fait des spectacles solos extraordinaires, pétris d'humour, d'acrobaties et de poésie. On l'a applaudi ici à la Tohu dans Raoul. « *Il a créé des numéros juste pour le film* », précise Annie Miller. Yves Jacques joue un contrôleur de train.

« *Durant quatre jours, Claude a tourné dans le train, en captant aussi les paysages*



SEVILLE
 Dans le film tourné au Québec de Claude Miller, Marina Hands interprète une vidéaste française partie traverser le Canada en train.

changeants. À bord, les dialogues entre Yves Jacques et Marina Hands ont un grand potentiel comique. »

« *Si le tournage s'est très bien déroulé avec les acteurs*, ajoute la veuve du cinéaste, *il y eut de gros problèmes avec le producteur français Patrick Godeau. Les deux hommes ne s'entendaient pas sur les méthodes de travail et ne se sont jamais réconciliés. Claude en était très malheureux. Le pire, c'est qu'il était au début du cancer qui allait l'emporter. Il en a appris la nouvelle à Montréal. On sous-estimait l'ampleur de sa maladie, ce qui minimisait le stress heureusement. Il aimait tant le Québec. C'était une joie pour*

lui de tourner là-bas. »

La coproductrice québécoise, Suzanne Girard, est devenue une amie. « *Une chance qu'il est tombé sur elle. Depuis Betty Fisher, puis La petite Lili, il faisait des mixages, des montages à Montréal. Cette fois, il s'offrait un vrai tournage. Claude aurait voulu réaliser d'autres films au Québec.* » Les problèmes avec le producteur français ont eu des conséquences néfastes. « *Le film est mal sorti en France, sans promotion. Depuis, il n'est disponible ni en DVD ni en Blu-ray. Introuvable! On a eu droit à une sorte de vengeance.* »

La coproductrice Suzanne Girard parle également d'un

tourage difficile pour Claude Miller, à cause de Patrick Godeau, puis du cancer. « *Claude s'était senti isolé de son producteur. Ensuite, il devait faire le montage au Québec, mais la maladie l'en a empêché. Ça s'est effectué en France. Sauf que le producteur ne nous a pas livré le film. Le laboratoire CTC a fait faillite. On a fini par avoir les éléments du film et j'ai pu le monter en 2012, mais on a attendu le moment propice pour le sortir.* »

Tous ces délais n'ont pas servi la diffusion du film au Québec. Il ne le sort que sur deux écrans.

Le Devoir

LES GRANDS SPECTACLES DE LA DAME DE COEUR

SAISON 2013

La prophétie des mouffettes

www.damedecoeur.com
 450.549.5828

Partenaire principal

 Coopérer pour créer l'avenir

L'écran déchiré

MUCH ADO ABOUT NOTHING

De Joss Whedon. Avec Amy Acker, Alexis Denisof, Fran Kranz, Jillian Morgese, Reed Diamond, Clark Gregg. Scénario : Joss Whedon, d'après la pièce de William Shakespeare. Image : Jay Hunter. Montage : Daniel S. Kaminsky, Joss Whedon. Musique : Joss Whedon. États-Unis, 2012, 102 minutes.

MARTIN BILODEAU

Shakespeare a été adapté au cinéma à l'envers et à l'endroit. Mais les transpositions littérales de son œuvre en sonnets dans un décor contemporain n'ont jamais sonné juste.

Les échecs relatifs de *Hamlet* de Michael Almereyda (avec Ethan Hawke dans le rôle-titre), d'*O* de Tim Blake Nelson (d'après *Othello* et campé dans une école secondaire) et de *Macbeth* de Geoffrey Wright (avec Sam Worthington) auraient dû servir d'enseignement à Joss Whedon. Le réalisateur de *The*

Avengers, issu de la télévision (*Buffy the Vampire Slayer*, *Angel*, *Glee*), semble vouloir s'acheter une respectabilité avec cette adaptation en noir et blanc et dans le texte de la comédie du grand Will. Mais plutôt que de réfléchir une curiosité hybride, l'écran se déchire sous l'impact de cet objet à cheval entre deux identités.

Les festivités siciliennes au cœur de *Much Ado About Nothing* (*Beaucoup de bruit pour rien*) sont ici transposées dans une villa coloniale au mobilier moderne perchée dans les collines surplombant Los Angeles. Et comme le veut le texte suivi à la lettre, deux couples vont se former sous nos yeux. D'abord entre Haro (Jillian Morgese), la fille de Leonato (Clark Gregg), hôte de la fête, et Claudio (Fran Kranz), l'officier qui accompagne l'invité d'honneur, Don Pedro (Reed Diamond). Ensuite entre Beatrice (Amy Acker), nièce opiniâtre de Leonato, et l'orgueilleux Benedick (Alexis Denisof), autre officier de Don

Pedro. Ces deux-là vont se haïr avant de s'aimer, et s'avouer leur affection au moment où le mariage des deux premiers sera compromis par le mensonge du vil frère bâtard de Don Pedro (Sean Maher).

« *J'apprends par cette lettre que Don Pedro arrive ce soir à Messine* », déclare d'entrée de jeu Leonato en brandissant son iPhone. Mais l'ironie est éventée avant même qu'il n'ait terminé sa phrase. Le jeu des anachronismes se poursuit, sans plus d'effet, jusqu'à la scène du mariage, où le texte s'aligne enfin avec l'image pour fournir au film, ne serait-ce que temporairement, une intrigue qui le stimule.

Pourquoi une adaptation contemporaine de *Beaucoup de bruit pour rien*? Pourquoi en noir et blanc, aussi somptueux fut-il? Le film de Joss Whedon, collé au texte, reste sans réponse. N'est pas Kenneth Branagh qui veut.

Collaborateur
 Le Devoir

CULTURE > CINÉMA

La noirceur des derniers soirs



Une noirceur s'installe quand le couple formé de Céline et Jesse constate que le quotidien n'est pas un jardin de roses.

BEFORE MIDNIGHT (AVANT MINUIT, TOUT EST POSSIBLE)
Réalisation : Richard Linklater. Scénario : Richard Linklater, Ethan Hawke et Julie Delpy. Avec Julie Delpy et Ethan Hawke. Image : Christos Voudouris. Montage : Sandra Adair. Musique : Graham Reynolds. États-Unis, 2013, 108 minutes.

ODILE TREMBLAY

Le cinéaste américain Richard Linklater aime les mots posés sur les rapports humains, particulièrement sur les liens amoureux, qu'il épeluche avec délectation. Dernier volet d'une trilogie, qui pourrait bien devenir tétralogie ou plus encore, après *Before Sunrise* en 1995 et *Before Sunset* en 2004, ce *Before Midnight* se révèle le plus accompli du lot et le moins fleur bleue. Cinéaste et acteurs, Julie

Delpy et Ethan Hawke, également scénaristes, mûrissent aussi, comme leur romance. Et le spectateur les retrouve tels les enfants grandis du cycle des documentaires *Up Séries* de Paul Almond puis de Michael Apted, qui tous les sept ans témoignent devant la caméra.

Le premier volet était romantique, le deuxième, plus grinçant. Cette fois, une noirceur s'installe, à l'heure des bilans de milieu de vie, quand le couple Céline (Delpy) et Jesse (Hawke), installé, officialisé, constate que l'amour, le travail et les responsabilités parentales ne sont pas un jardin de roses. Les pertes et les gains s'équivalent dans un bal de concessions.

Lorsque le cinéma se colle comme ici à la vie, on éprouve envers les personnages sym- pathie ou antipathie. Pour cer-

tains, c'est mon cas, celui de Julie Delpy semble insupportable. Une vraie chipie. D'autres peuvent trouver Ethan Hawke mollasse et manipulateur. Ça fait partie du jeu, avec réactions épidermiques. Mais le film, honnête, sincère, ne dure pas la pilule.

Jeu de rôles il y a, ce qui tient Céline et Jesse en vie. Ils sont venus en vacances en Grèce (paysages idylliques), même si madame y répugnait à cause de la crise économique terrible qui secoue le pays. Avec leurs deux jumelles idéalement jolies, ils atterrissent dans une auberge où d'autres couples à des âges divers semblent les miroirs de leurs propres relations de l'avant et de l'après.

En groupe, tout va bien, mais la veille du départ, le cou-

ple se fait offrir une soirée à l'hôtel en amoureux.

Sur leurs terres et leurs îles, les dieux de l'Olympe ne sont pas loin, les humains avancent masqués puis, dans cette chambre du dernier soir, mettent bas les masques en question et se tirent des horreurs à la figure. Ils ne s'entendent pas sur la suite de leur vie. Les répliques, enchaînées jusqu'à la soûlerie, rythment le film, font dévier l'action à tout bout de champ, avec portes qui claquent. De très longs plans suivent ces très longs dialogues, qui paraissent improvisés, mais sont répétés à la virgule près.

C'est cette fin de partie qui fascine, avec passage du phénix qui renaît de ses cendres, à travers des jeux de rôle.

Le film est bavard, irritant, mais follement vivant. C'est énorme.

Le Devoir

Tout ce qui brille n'est pas or

THE BLING RING

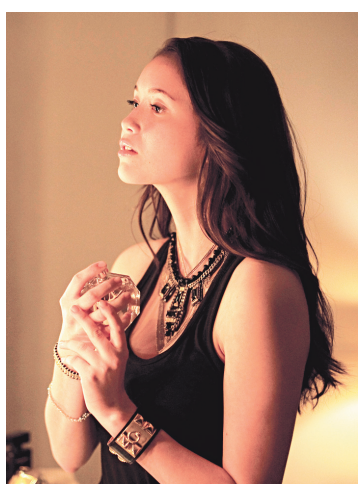
Écrit et réalisé par Sofia Coppola. Avec Israel Broussard, Claire Julien, Emma Watson, Taissa Farmiga, Katie Chang. Image : Harris Savides, Christopher Blauvelt. Montage : Sarah Flack. États-Unis, Grande-Bretagne, France, 2013, 102 minutes.

MARTIN BILODEAU

Ne pas juger ses personnages est une chose. Ne pas avoir de point de vue sur eux en est une autre. Sofia Coppola (*The Virgin Suicides*, *Lost in Translation*, *Somewhere*) ne semble pas avoir d'opinion au sujet des adolescents qu'elle met en scène dans son cinquième long-métrage — lequel prolonge une tendance « bad girls » amorcée par Harmony Korine dans *Spring Breakers*. *The Bling Ring* reconstruit très librement l'histoire d'un petit groupe de Los Angeles qui s'est amusé à pénétrer dans les résidences de célébrités admirées et à piller leurs garde-robes remplies d'objets et de vêtements de marques.

Le film de Coppola laisse aussi perplexer que son *Marie-Antoinette*. Ses héroïnes (un seul garçon dans le groupe) sont aussi déconnectées du monde que pouvait l'être l'épouse de Louis XVI. Mais la cinéaste garde une égale distance, emprunte une posture cynique, caricature les sentiments (ce qu'elle avait fait avec plus de doigté dans *Lost in Translation*) et délave par son absence délibérée de réflexion une peinture de milieu qui aurait pu être mieux éclairée si la fille de Francis s'en était donné la peine.

The Bling Ring compte deux personnages qui sonnent vrai. Heureusement, ils sont à l'amorce du récit. Mark (Israel Broussard), nouvel élève de son école, est invisible aux yeux de tous sauf de Chloe (Claire Julien), une délinquante chic qui l'entraîne dans son vice : la conquête du bling-bling, d'abord dans les voitures de luxe, puis dans la résidence de Paris Hilton, première caverne d'Ali Baba d'un



Les personnages de *The Bling Ring*

parcours « over the rainbow » qui va en compter plusieurs autres et entraîner dans son sillage un autre trio de copines au sein duquel Emma Watson (la Hermione des *Harry Potter*, plutôt mauvaise ici) fait figure de leader.

La cinéaste s'est, dit-elle, affranchie de l'histoire officielle du *Bling Ring*, reconstituée dans un article paru dans le magazine *Variety* qui lui aurait simplement servi de canevas. Mais le fait divers n'est jamais loin, comme en témoigne le dernier acte télé-réaliste et superflu.

Le film s'ouvre sur une entrée par effraction, à laquelle la cinéaste juxtapose une agression musicale. Le morceau, *Crown on the Ground*, de Sleigh Bells, inaugure un dialogue image-musique turbulent, qui deviendra systématique dès que retentira le suivant. Assez puissante pour s'affranchir de ce juke-box qui lui aurait pu être mieux éclairée si la fille de Francis s'en était donné la peine.

Collaborateur
Le Devoir

Les frissons des premiers émois

1^{ER} AMOUR

Réalisation et scénario : Guillaume Sylvestre. Avec Loïc Esteves, Marianne Fortier, Macha Grenon, Benoît Guoin, Sylvie Boucher, Pierre-Luc Brillant. Image : Nathalie Moliavko-Vitsotzky. Montage : Jean-François Bergeron, Véronique Chaput. Musique : Marc Lalonde. Québec, 2012, 80 minutes.

ODILE TREMBLAY

Très librement adapté de la nouvelle *Premier amour* d'Ivan Tourgueniev, sur une jeune fille aimée par le père et le fils, le film aborde la passion amoureuse en plusieurs temps, à plusieurs âges, avec ou sans concessions, dans la durée ou pas. Avec un maigre budget de 500 000\$, Guillaume Sylvestre, le documentariste de *Durs à cuire*, plonge dans la fiction.

La jeune Marianne Fortier, très remarquée et primée dans *Maman est chez le coiffeur* de Léa Pool en 2008, joue dans cet autre film d'apprentissage. Mais elle devient ici, l'âge aidant, sirène et objet de tous les fantasmes, quoique fragile encore. Sa présence illumine d'ailleurs le film et son avenir d'actrice semble posé sur une ligne d'évidence.

La nature, magnifiquement filmée par Nathalie Moliavko-Vitsotzky, est plus qu'un cadre. Des insectes, des prés ensortillés, l'eau qui court, avec ses poissons, ses baignades, posèdent une vie propre qui rend dérisoires les dérives des hu-



La jeune Marianne Fortier illumine de sa présence le film.

ains, les enveloppe aussi, comme pour les consoler.

Le thème de la préadolescence devant les duperies et la faiblesse des adultes, beaucoup traité au cinéma québécois (*Maman est chez le coiffeur*, *Frisson des collines*, etc.), ne se renouvelle pas complètement sur un scénario qui manque parfois de tonus, mais propose de grands moments d'envol ou de force.

Le film, sur une île du fleuve durant l'été, met en scène d'abord un trio familial. La mère, Marie (Macha Grenon), le fils de 14 ans, Antoine (Loïc Esteves), le père, François (Benoît Guoin). Petite tribu apparemment heureuse dans son chalet. A la porte d'à côté, la belle Anna (Marianne Fortier), un peu plus âgée qu'Antoine,

lui tourne les sens, et il se met à l'espionner entre chemins, fourrés et rives. La mère d'Anna, Geneviève (Sylvie Boucher), a eu une liaison de jeunesse avec François. Des liens de vacances se tissent entre les deux clans. Le scénario, on lui en sait gré, ne dit pas tout, et cet amour de jeunesse ne sera jamais explicité, pas plus que les démêlés matrimoniaux passés du couple Marie-François ou les causes de l'alcoolisme de Geneviève.

On se retrouve à un moment précis, sous le ciel estival, dans la vie de cinq personnes appelées à à être à jamais transformées.

Le jeune Loïc Esteves, quasi muet d'amour, se réfugie dans ses yeux bleus et ne devient vraiment juste qu'en seconde partie, quand l'action s'accé-

lère. Macha Grenon est une actrice à qui la maturité sied à merveille. Dans la peau de l'épouse aimante, qui accepte l'inacceptable, elle joue de toutes les nuances. Quant à Benoît Guoin, poussé par son regard en biais toujours inquietant vers les rôles de perversité (comme dans *Jaloux* de Patrick Demers), il donne la pleine mesure de son aura trouble, entre pulsions et remords. De belles scènes s'accrochent aux moments de bonheur : dans une barque, alors que Marie et François aux prises avec une barbotte s'amuse comme des adolescents. Ailleurs, une soirée entre jeunes où Antoine découvre le plaisir et les interdits est très vivante. D'autres parties du scénario sont plus flottantes, moins abouties, moins imaginatives, jusqu'au moment crucial, très fort, où Antoine se découvre trahi, son innocence en miettes. A partir de là, chacun revêt un rôle dans une partition qui se joue entre cris et silences de tragédie.

On a envie de comparer ce film à *Frisson des collines* de Richard Roy, pour la luminosité estivale du cadre initiatrice dans une nature glorieuse, sans son charme mais avec un mystère. La tension dramatique fluctue, mais cette souffrance larvée ou tangible nous fera surveiller le prochain film de Guillaume Sylvestre, dont la maîtrise future commence à poindre.

Le Devoir

Passe ton bac d'abord

MONSTERS UNIVERSITY (V.F. : L'UNIVERSITÉ DES MONSTRES)

Réalisation : Dan Scanlon. Scénario : Robert L. Baird, Daniel Gerson, Dan Scanlon. Avec les voix (version anglaise) de Billy Crystal, John Goodman, Steve Buscemi, Helen Mirren, Alfred Molina. Montage : Greg Snyder. Musique : Randy Newman. États-Unis, 2013, 104 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Ce fut à l'époque un éblouissement, une superbe métaphore des angoisses de l'enfance, et assurément une des plus grandes réussites de la compagnie Pixar, qui comptait déjà son lot de succès, dont bien sûr *Toy Story*. Pourtant, en 2001, *Monsters Inc.* plaçait alors très haut la barre pour tous les autres créateurs de longs-métrages d'animation, peu importe la technique utilisée.

Imaginer qu'une ménagerie de monstres débarque toutes les nuits dans les chambres des enfants et que leurs cris d'effroi deviennent source d'énergie pour le territoire de ces étranges créatures, voilà une bien belle idée. Celle-ci n'a pas donné lieu à de multiples variations et ce n'est que 12 ans plus tard que ce monde poilu, coloré, disproportionné et souvent indiscipliné refait surface dans *Monsters University*, la première grande incursion animée et nu-

mérique du réalisateur Dan Scanlon, surtout associé au bruyant *Cars*, et dans des tâches plus modestes que maintenant.

Le stratagème narratif se compare à la tarte à la crème en comédie : long retour en arrière pour décrire les origines d'un monde familier de tous, ou la genèse d'une complicité indéfectible entre divers personnages. *Monsters University* use de cette carte rassurante, nous permettant de connaître la « jeunesse » de deux figures attachantes qui dominaient le premier film : Mike (voix de Billy Crystal), la limette à un œil et au cerveau digne d'un Prix Nobel, et Sulley (voix de John Goodman), le yéti au rugissement effroyable mais à l'intellect rachitique.

Les deux créatures, différentes en tous points, se retrouvent dans une prestigieuse université pour les gens de leur espèce, inscrites dans un programme où la compétition est féroce, celui où l'on apprend les techniques de la terreur, le tout sous la supervision de l'impitoyable Dean Hardscrabble (voix, suave, d'Helen Mirren). Vite recalés, hostiles l'un à l'autre, Mike et Sulley n'ont d'autre choix que de s'associer pour remporter un important concours qui pourrait les ramener au sein du programme, car

leur avenir en dépend.

Ce campus coloré et farci de détails graphiques ressemble beaucoup à ceux que fréquentent les universitaires américains, du moins dans l'imaginaire cinématographique. Pavillons à l'architecture imposante, espaces verdoyants, résidences dont les murs suintent l'alcool, tout dans *Monsters University* est minutieusement reproduit, et traversé par une faune exotique et excentrique qui ne jurerait pas tellement un lendemain d'une sauterie de fin de session bien arrosée...

Si la technique affiche une splendeur indéniable, et donne dans l'opulence pratiquement à chaque scène, le scénario ne propose pas les mêmes ambitions, inspiré des tics de la télé-réalité, relevant le plus souvent de la course à obstacles. Le tandem n'en demeure pas moins attachant, les blagues font souvent mouche, mais au rayon de la singularité, voire même de la poésie, *Monsters University* ne mérite qu'un B sur sa copie. L'ombre fabuleuse de son prédécesseur apparaît plus menaçante que les rugissements de ces apprentis créateurs de cauchemars.

Collaborateur
Le Devoir

EXCENTRIS



BEFORE MIDNIGHT
ROBERT LINKLATER, 108 MIN, V.O. ANGLAISE AVEC S.-T.F.

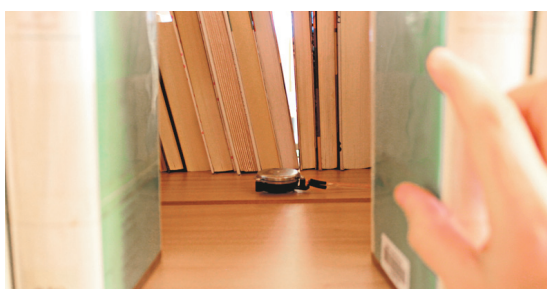
ET AUSSI À L'AFFICHE :

- BLING RING** SOFIA COPPOLA
- HANNAH ARENDT** MARGARETHE VON TROTTA
- SARAH PRÉFÈRE LA COURSE** CHLOÉ ROBICHAUD
- LA CHASSE** THOMAS WINTERBERG
- DOCVILLE - A WORLD NOT OURS** MADHI FLEIFEL - JEUDI 27 JUIN À 20 H

soupesoup UN NOUVEAU COMPTOIR SOUPESOUPE À EXCENTRIS TOUS LES JOURS!



CULTURE DE VISU



CHRISTOPH WEFERLING

Rien en particulier propose une installation sonore atypique et immersive.

La bibliothèque boîte à surprises

Chantale Laplante fait parler les livres au Goethe-Institut

FABIEN DEGLISE

Il y a des gens qui parlent à l'oreille des chevaux et d'autres, comme Chantale Laplante, qui font parler des livres.

L'artiste sonore, compositrice et pianiste de formation, cherche d'ailleurs à en faire la démonstration avec *Rien en particulier*, une installation sonore atypique et immersive qui déploie sa curiosité depuis quelques jours dans les rayonnages de la bibliothèque du Goethe-Institut de Montréal. Pour inviter à fureter autrement que sur Google, tout en prenant conscience d'un environnement que la modernité est peut-être un peu en train de malmenier.

« C'est un peu comme transformer une bibliothèque en boîte à surprises », dit M^{me} Laplante, rencontrée cette semaine par *Le Devoir* au cœur de son installation sonore. Je voulais créer quelque chose qui incite à la découverte, qui met en relief autrement l'espace d'une bibliothèque qui est autant un endroit où l'on trouve des références qu'un lieu où parfois ce sont les références qui se présentent à nous par hasard. »

Avec cette création, l'artiste, une proche du Matralab, un laboratoire de recherche sur les arts de l'Université Concordia, cherche du coup à forcer la main de ce hasard avec la complicité d'enregistrements sonores qui discrètement s'activent en fonction des mouvements des passants dans les rangées de livres. Ces fragments sonores invitent les regards à se poser sur une dizaine de bouquins, DVD ou CD puisés dans la collection du Goethe et qui, peut-être, seraient restés dans l'ombre des titres alentour sans cet incitatif.

« Nous avons préconisé des œuvres récentes du répertoire allemand », ajoute l'artiste, qui poursuit un doctorat sur les nouveaux espaces d'exposition de la musique. *L'installation veut, comme n'importe quelle œuvre d'art, susciter une nouvelle compréhension du monde et ici d'un lieu qui, dans un contexte budgétaire difficile en Europe, remet en question sa pertinence et mérite également d'être découvert*... par l'entremise du *Tinterhertz* (Cœur d'encre) de Cornelia Funke — le Harry Potter des Allemands —, du *Der Turm* (La tour) d'Uwe Tellmkalt, médecin-écrivain, ou du dernier album d'Helmut Lachenmann, compositeur contemporain, sur lesquels la création sonore propose de s'arrêter un instant. Entre autres choses.

Les germanophones et germanophiles vont s'y retrouver. Les autres aussi d'ailleurs, assure l'artiste, qui a opté pour une sélection d'œuvres dont des versions française et anglaise existent dans d'autres bibliothèques. « Ça fait partie du principe de la découverte », ajoute-t-elle.

L'installation *Rien en particulier* est présentée jusqu'au 26 juin.

Le Devoir

La peinture en panorama

LE PROJET PEINTURE
UN INSTANTANÉ DE LA PEINTURE
AU CANADA

Galerie de l'UQAM, pavillon Judith-Jasmin,
salle J-R120
Jusqu'au 6 juillet

MARIE-ÈVE CHARRON

Qu'est-ce qui fait, en 2013, qu'une exposition consacrée à la peinture soit si exceptionnelle? *Le projet peinture*, dont le deuxième volet est en cours à la Galerie de l'UQAM, se présente comme cette exception en voulant dresser un portrait des pratiques actuelles qui rattache tout le Canada. De la peinture, il s'en pratique en effet beaucoup à travers le pays, et les 60 artistes qui composent cette exposition ne sont assurément qu'un échantillon de l'ensemble. La sélection est issue d'un vaste chantier, une recherche sur plus de deux ans pendant laquelle la commissaire Julie Bélisle, en collaboration avec Marie-Eve Beaupré, a épluché les possibilités qui se comptaient par centaines.

Mettre la peinture ainsi en avant, c'est aussi renouer avec une approche centrée sur cet art que le postmodernisme avait écarté, alors que d'autres matériaux faisaient leur apparition, incluant l'immatérialité de l'art conceptuel ou celle des pratiques éphémères. La pratique de la peinture n'a pourtant rien perdu de sa vitalité. Les catégories proposées dans le catalogue, appendice obligé de l'exposition, pour présenter cette peinture prouvent avec éloquence que les frontières et les moyens de celle-ci ont été retravaillés.

Les catégories traditionnelles de genre, le paysage et le portrait par exemple, ne suffisent plus à nommer les orientations nouvelles de la peinture. D'où les quatre regroupements thématiques qui organisent les œuvres dans le catalogue (« *Figures du réel* », « *Univers de fiction* », « *Peinture comme sujet* », « *Pratiques hybrides* »), mais que, pourtant, l'exposition n'emprunte pas. L'accrochage répond à d'autres impératifs, plus ou moins clairs, qui trahissent une des principales difficultés de ce projet, à savoir regrouper sur les murs d'une même salle des œuvres très variées.

Représentativité

Cette difficulté a été pleinement maîtrisée dans le premier volet de l'exposition qui a eu lieu en mai et qui mérite d'être rappelé. Il fallait voir notamment, sous forme de séquences, les œuvres de Marie-Claude Bouthillier, de Stéphane La Rue et de Pierre Dorion en contrepoints à l'œuvre de Wanda Koops, l'étendue bleue envoûtant d'un paysage. Dans une petite salle, se répondaient avec à-propos les œuvres de Julie Trudel, de Dil Hildebrand et de Tammi Campbell, toutes axées sur la peinture et sa fabrication.

Le deuxième volet s'ouvre avec le même doigté. Les tableaux hyperréalistes de Mike Bayne précèdent deux gouaches vinyliques de Michael Merrill dépeignant sa visite de sites notoires de land art, dont le *Champ de foudre* de Walter de Maria. Ces œuvres figuratives sont le prélude parfait à celle, abstraite et tout en volumétrie, de Francine Savard, qui donne à lire « nuageux ». La suite est faite d'agencements plus laborieux imposés par les œuvres de ce lot qui, en plus grand nombre, peuvent s'avérer « écrasantes » pour les autres, soit par la multitude de détails qui les composent, soit par leur facture empâtée à l'excès, une tendance forte



L.-P. CÔTÉ © GALERIE DE L'UQAM

À gauche: Janet Werner, *Del*, 2013. À droite: Chris Kline, *Section*, 2011-2012.

que l'exposition ne pouvait pas exclure.

C'est le cas du travail de Kim Dorland, dont la dimension racoleuse est heureusement atténuée du fait que le tableau, relativement petit, est isolé sur une grande surface. *Lori (Green)* (2012), un portrait de femme très empâté de couleur vert acidulé, n'a semble-t-il rien à voir avec l'œuvre abstraite de François Lacasse qui, elle, est tout en douceur, mais qui, placée là, à côté, fait sourire par son titre, *L'échevelée* (2012).

La nature du projet mise toutefois davantage sur la force des œuvres prises isolément. Le soin pris à choisir ces œuvres, une seule par artiste, est flagrant. Des artistes du Québec, ou déjà exposés ici, il est possible de voir des œuvres souvent inédites que l'on devine avoir été pensées pour cet événement, telles celles de Simon Bilo-deau et d'Anthony Burnham, prouvant l'importance que revêt cet événement pour les artistes.

Et il y a tous ces artistes à découvrir, Jack Bishop, Arabella Campbell et Jeremy Hof par exemple, qui donnent tout son sens au principe du panorama chèrement défendu par Louise Déry, commissaire générale du projet. Le panorama suppose la définition d'un territoire à couvrir, ici le Canada, et souscrit à un idéal de représentativité. L'objectif semble ainsi moins de

consacrer des manières en particulier ou certaines orientations que d'en inclure plusieurs, constituant, comme le précise le sous-titre, un « instantané de la peinture au Canada », sans prétendre faire de synthèse.

À la différence des autres initiatives qui, au Québec depuis la fin des années 1990, élisent la peinture pour sujet — comme la deuxième édition de l'événement Peinture extrême que l'AGAC (Association des galeries d'art contemporain) tient cet été dans une vingtaine de ses galeries —, *Projet peinture* profite du cadre universitaire pour faire valoir sa dimension scientifique. Le catalogue, riche et bien fait, est l'outil qui prouve la recherche qui a été accomplie. Son contenu, accessible à un lectorat élargi, rejoint l'autre volonté de cette exposition qui était d'en faire un événement pédagogique pouvant montrer que la familiarité prêtée à la peinture n'est qu'une illusion de surface, surtout quand il s'agit de s'intéresser à son actualité.

Collaboratrice
Le Devoir

D Voir D'autres photos tirées du *Projet Peinture* à ledevoir.com/culture/arts-visuels



CHIHULY

UN UNIVERS À COUPER LE SOUFFLE

« Un univers à la fois foisonnant et fragile [...] un véritable Tiffany contemporain »
— La Presse

« Magicien du verre soufflé »
— Le Devoir

« On est soufflé par tant de beauté. »
— Claude Deschênes, Radio-Canada

« Une exposition fascinante, riche de mille formes et couleurs. »
— Agnès Gaudet, Le Journal de Montréal

BILLETS À ½ PRIX*
les mercredis de 17 h à 21 h
*Applicable à l'achat d'un billet au prix courant de 20 \$

GRATUIT pour les enfants de 12 ans et moins
Accompagnés d'un adulte. Non applicable aux groupes.

Enrichissez votre expérience, profitez des visites guidées gratuites et de l'audioguide.

acouperlesouffle.ca

MUSÉE DES BEAUX-ARTS MONTRÉAL

SAQ

astral

MONTREAL

RICHTER

MONTREAL

ALICANADA

Cette exposition est organisée par le Musée des beaux-arts de Montréal, en collaboration avec Dale Chihuly.
Date: Chihuly, *Platford person* (détail), 2008. San Francisco, de Young Museum. Photo: Teresa Nouri Rishel.

ALFRED PELLAN
LE GRAND ATELIER

13 juin — 15 septembre 2013
MUSÉE NATIONAL DES BEAUX-ARTS DU QUÉBEC

ESPACE PARTICIPATIF PRÉSENTÉ PAR Hydro Québec

Secrétariat à la Capitale-Nationale Québec

MNBA.QC.CA

ALFRED PELLAN, BISTAPPE 20 DÉTAIL, 1984. HUILE ET PASTEL À L'ŒUF SUR TOILE, 121,9 x 121,9 CM. COLL. MNBA. LOIS MADÉLINE POUSSENO PELLAN. PHOTO: MNBA. DINA LARRE. © SUCCESSION ALFRED PELLAN / SODRAC (2013) // ALFRED PELLAN, PHOTOMATON D'ALFRED, 1945. PHOTOGRAPHIE COLLÉE SUR CARTON, 5,7 x 4,5 CM. COLL. MNBA. FONDUS MADÉLINE ET ALFRED PELLAN

LIVRES

Tourner le dos au passé



DANIELLE LAURIN

Il est manchot de naissance. Son entourage le surnomme ironiquement «Aileron». Son père haïtien l'a rejeté, sa mère québécoise l'a surprotégé. Il ne s'est jamais marié. Il fraye avec une ex-prostituée. Il est par ailleurs inspecteur de police. Et il est en voie de devenir un personnage incontournable du polar québécois.

Dans le troisième volet de la série que Jacques Savoie consacre à son enquêteur atypique, Jérôme Marceau prend la tête des homicides au SPVM. Premier Noir à occuper cette fonction, il succède à celle qui s'est suicidée dans un parfum de scandale lié à la corruption, tandis qu'un dossier brûlant concernant l'assassinat d'un juge en plein palais de justice lui pend au bout du nez.

C'est peu dire que Marceau a les médias à ses trousses, lui qui a les journalistes «en sainte horreur». Sa façon d'opérer: leur en dire le moins possible. Appuyé par la responsable des communications, dont l'une des spécialités est de détourner l'attention des journalistes, il s'apprête à donner sa première conférence de presse comme patron mont-réalais des crimes majeurs quand son téléphone sonne...

Un corps calciné vient d'être découvert dans une salle attenante au stationnement intérieur de la Place Ville-Marie. Une salle que Marceau, grand spécialiste du Montréal souterrain, identifie comme «un abri nucléaire qui n'a jamais été terminé».

C'est le point de départ de l'histoire. On comprend très tôt que c'est le supplice du pneu qui est en jeu: «On avait passé un pneu autour du cou de la victime, pour ensuite l'asperger d'essence et y mettre le feu.»

L'enquête, parsemée de fausses pistes comme il se doit, sera complexe. Elle nous plongera au cœur des rituels vaudous, avec grigris de toutes sortes, détails à la clé. Puis elle

nous conduira jusqu'en Haïti, en passant par Miami, sur fond de trafic de drogue et de chambardements politiques.

En soi, l'intrigue policière à développements multiples est rondement menée par l'auteur. On alterne entre, d'un côté, les valse-hésitations et avancées de l'équipe rassemblée autour de Marceau, et les faits et gestes des suspects. Tantôt on en sait plus que la police, tantôt on en sait moins. Très astucieux.

Quand on croit avoir attaché tous les fils ensemble, avoir compris l'essentiel des enjeux, et même, jusqu'à un certain point, avoir prévu la suite des événements, l'intérêt retombe un peu. Le rythme se relâche, un creux apparaît. L'impression que ça s'essouffle, côté suspens.

Mais, surprise: ça repart. Ça va dans toutes les directions à la fois, et ça va vite, ça se bouscule. Il y avait une part de flou insoupçonné, elle va nous secouer. Nous sommes dans l'inattendu, à la chaîne. La fin du roman nous réserve quelque chose d'assez spectaculaire.

La force de ce polar, tout comme de celui qui l'a précédé, tient aussi (tient d'abord?) au personnage même de Jérôme Marceau

erratiques. Tel ce bon vieux Colombo, il semble souvent venir de nulle part, en dehors de ses soupçons... pour mieux surprendre tout le monde. Il a aussi quelque chose de l'Adamsberg désordonné et intuitif de Fred Vargas, et comme lui il témoigne d'une grande sensibilité derrière son apparente nonchalance.

Autre caractéristique: il agit souvent en solitaire. Il garde pour lui des informations qui seraient bien utiles à ses collègues. Quitte à s'en mordre les doigts ensuite.

Sa façon de faire comme enquêteur peut sembler banale: «Toujours aller au-delà de l'évidence.» Son mot d'ordre, en fait, c'est le doute. Ça lui viendrait de sa mère, Florence, morte quelques mois auparavant. «Toute sa vie, elle l'avait fait douter. Pour le stimuler d'abord. Et pour le forcer à aller plus loin ensuite. Le résultat avait été mitigé. Pour survivre, Jérôme était devenu un domp-



SARAH SCOTT

L'auteur Jacques Savoie a créé un personnage qui pourrait bien devenir un incontournable du polar québécois.

teur de doutes.»

Son physique: c'est bien là ce qui le rend unique. Et pour surmonter son infirmité, ce garçon élevé sans père a dû se surpasser. Sous l'œil vigilant de sa mère, dont il n'a pas fini de pleurer la mort.

Constamment, dans *Le fils emprunté*, s'entremêlent la vie privée de l'enquêteur, y compris son parcours depuis l'enfance, et son travail sur le terrain. Ça va très loin. Jusqu'à la fin, il y a interférence entre les démons intérieurs de Jérôme Marceau et les enquêtes qu'il mène, au risque de sa vie.

Dans le polar précédent de la série, on assistait aux derniers jours de Florence, atteinte d'une tumeur au cerveau. *Une mort honorable* pouvait se lire entre les lignes comme un hommage à la mère. Cette fois, c'est de paternité qu'il est question.

Paternité qui va au-delà des liens du sang pour Jérôme, qui a en quelque sorte adopté un

jeune cégépin tourmenté, malmené par la vie. Jusqu'au l'inspecteur ira-t-il, quitte à laisser ses principes au vestiaire, pour venir en aide à son protégé mêlé à une affaire de règlement de comptes? Et puis, peut-on demander à son fils d'atteindre la perfection, de taire sa soif de vengeance, quand soi-même on n'est pas blanc comme neige? C'est l'un des enjeux du roman.

Un autre aspect de la paternité est développé, mais de façon négative, sous la figure du père absent, qui ne tient pas ses promesses, ne prend pas ses responsabilités. Quels dommages causés chez le fils ensuite. Ça concerne directement notre inspecteur, mais pas seulement.

Comment rompre avec son passé pour aller de l'avant? C'est finalement la question de fond du roman sur le plan humain. Tandis que Jérôme Marceau se débat avec les fantômes de son passé, il se voit offrir, grâce aux avancées de la science, une solution pour venir à bout ou presque de son infirmité. Mais Aileron est-il prêt à dire adieu à son moignon, à devenir un autre homme? Tout est lié. Même que l'amour s'en mêle...

LE FILS EMPRUNTÉ
Jacques Savoie
Libre Expression
Montréal, 2013, 336 pages

POÉSIE

Michaël Trahan vite

HUGUES CORRIVEAU

Allez vite lire le *Nœud coulant* de Michaël Trahan, son premier recueil, introduction à une œuvre qu'on souhaite prolifique et qui se donne déjà comme un livre achevé, un projet authentique et vif, écrit dans un style tout à fait remarquable. J'ai vraiment eu un coup de cœur pour ce livre tout empreint des noirceurs de la mort, où «la langue mûr brûlant» saisit les sens et fait signe. Car, en effet, dans ces poèmes, on saisit au plus près «le tracé des mots le dialogue / silencieux entre la lumière / et la langue» qui s'y joue. Le ton y est exact, afin de «graver sur le noir un autre / ton de noir», avec une précision extrême, sans aucune complaisance devant la mort qui ouvre ses arcanes directement et sans fard.

Est-ce assez dire que c'est beau, tout simplement? Est-ce assez dire que nous sommes en présence d'un vrai livre? L'auteur aime Cormac McCarthy, cela se devine, et il n'est pas

sans évoquer aussi, par quelque côté du regard qu'il pose sur l'adversité, le Beckett de *Cap au pire*. Aucune mièvrerie quand les choses se fissurent, meurent et tombent, il faut seulement «l'œil le plus nu» même si «l'œil est un nœud de noir».

Faire la lumière sur la mort, tel semble le dessein du poète, avec une simple allumette ou sous le reflet intense de la lune, celle du ciel ou de Méliès, «pleine lune au fond du corps // plein corps au bout du ciel / la lune pleine tête / s'ouvre à bout portant / comme un œil un gong / qu'on vient de frapper». Corps nu ou vivant devant la fin des temps, au bout du jour, le corps. Allez lire ce *Nœud coulant* et vous y rencontrerez un auteur. Fait rare, fait à souligner.

Collaborateur
Le Devoir

NŒUD COULANT

Michaël Trahan
Le Quartanier,
«Série QR», n° 67
Montréal, 2013, 174 pages

De la bédé au soleil

Les albums indispensables pour l'été

FABIEN DEGLISE

Que non! La lecture de bandes dessinées en cachette n'est pas une fatalité. Le

9^e art peut également être consommé dans un autobus, un avion, un véhicule récréatif ou encore sur la plage, les pieds en éventail dans le sable. Oui, oui. Et du coup, à l'aube d'un été qui se fait attendre, voici les titres indispensables avec lesquels l'expérience peut être menée...

Artigues et Prévert (La Pastèque), Benjamin Adam, 134 pages. Du gros calibre ici, avec ce récit policier tout en déconstruction qui suit deux petites frappes dans leurs désolantes manigances et met au passage en lumière le travail exceptionnel d'un illustrateur remarquable, quoique très discret.

L'étranger (Fétiche/Gallimard), Jacques Ferrandez, 134 pages. C'est un grand qui en rencontre un autre. L'auteur des

Carnets d'Orient se frotte ici à la pièce maîtresse du «cycle de l'absurde» imaginé par Camus en 1942. Dans une Algérie coloniale, Meursault, Marie, Céléste et les autres mettent en question la morale sociale au milieu d'une esthétique lumineuse qui donne un autre souffle à l'œuvre originale.

Gatsby le Magnifique (Fétiche/Gallimard), Melchior-Durand et Bachelier, 92 pages. Al-

lez savoir pourquoi, *Gatsby* et les années 30 ont la côte en ce moment. En témoigne cette autre déclinaison du mythe de Fitzgerald habilement placé ici dans une Asie en pleine ascension, entre jalousie, adultère, oisiveté et mystère. Brillant.

Le Devoir

D Lire aussi: La suite du palmarès des bandes dessinées de l'été. Douze autres titres à découvrir à ledevoir.com/culture/livres

Un logiciel contre le piratage de livres virtuels

Une firme allemande a mis au point un nouveau logiciel de

Gestion des droits numériques (GDN) visant à décourager les internautes de partager les ouvrages qu'ils ont achetés légalement en ligne. Ainsi, certains mots, certaines phrases et certaines ponctuations seront légèrement modifiés dans les livres virtuels, et ce, de manière individuelle pour chaque téléchargement, afin de créer une sorte de filigrane permettant de lier le document à son acheteur original. Le but, explique-t-on, est d'instiller chez les utilisateurs la peur d'être retrouvés s'ils rendent des livres disponibles pour le téléchargement gratuit. Le procédé sera non intrusif, promet-on, même s'il s'agit dans les faits d'altérations apportées arbitrairement à une œuvre. On ignore encore combien d'entreprises entendent se procurer ledit logiciel.

Le Devoir

Martin Golland projection jusqu'au 20 juillet 2013

galerie antoine ertaskiran

1892 rue payette montréal qc h3j 1p3 canada t +1 514 989 7886 galerieantoineertaskiran.com

13 juillet - JOLIETTE
Festival international de Lanaudière

28 juillet - dans les Cantons de l'Est
Vignoble à Magog et concert à Orford

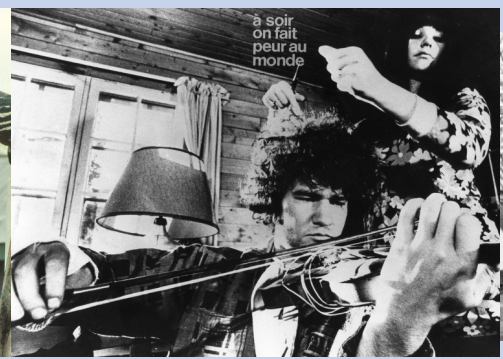
10 août - exposition à QUÉBEC
Le grand atelier de Pellan

Les beaux détours
CIRCUITS CULTURELS

www.lesbeauxdetours.com
514-352-3621
En collaboration avec Club Voyages Rosemont
Titulaire d'un permis du Québec

FRANÇOIS BRAULT,
CHRONIQUE D'UN CINÉASTE ET PHOTOGRAPHE

JUSQU'AU 15 SEPTEMBRE 2013



Le 24 juin
Venez célébrer
la Fête nationale du Québec

12h30 Portes ouvertes du Musée
15h Concert de Mara Tremblay

514 259-9201 www.chateaudufresne.com

MUSÉE DU CHÂTEAU DUFRESNE
2929, Jeanne d'Arc, Montréal (Qc) H1W 3W2
514 259-9201 www.chateaudufresne.com Pie-IX



LIVRES

L'énigme Aragon: l'horizon s'éclaircit

PAUL BENNETT

Surtout connu aujourd'hui pour ses poèmes mis en chansons par Ferré, Brassens et Ferrat, Louis Aragon (1897-1982) semble enfin émerger, 30 ans après sa mort, du purgatoire auquel l'avaient condamné sa « trahison » d'André Breton et des surréalistes en 1932, puis ses silences devant les crimes et les pires dérives du régime stalinien, et enfin ses piroquettes d'homosexuel flamboyant après le décès de sa compagne de toujours, Elsa Triolet, en 1970.

Même ceux qui n'ont jamais cessé de fredonner *L'affiche rouge* (Ferré) ou *Il n'y a pas d'amour heureux* (Brassens) ne peuvent cacher leur malaise devant l'hypocrisie apparente et la complaisance coupable de celui qui fut à la fois le chantre d'Elsa et l'adulateur de Staline, un héros de la Résistance et l'encenseur de la Guépéou (ancêtre du KGB), l'admirateur de Rimbaud et le promoteur du réalisme socia-

liste en art. Que de contradictions pour un seul homme! Prince des paradoxes pour les uns, salaud impénitent pour les autres.

Heureusement, l'imposante biographie (1500 pages) en deux volumes de l'historien et ancien dirigeant communiste Pierre Juquin, exclu du Parti communiste français (PCF) en 1987, permet enfin de tracer un portrait plus nuancé de cet écrivain prolifique — cinq volumes dans la Pléiade pour les romans, deux pour les poèmes! — qui se rêvait en Victor Hugo du XX^e siècle, et de mieux comprendre ses fidélités et ses volte-face, qu'elles soient sexuelles, littéraires ou politiques.

Juquin ne se contente pas de mettre en perspective toutes les contradictions de l'écrivain, journaliste et militant Aragon; il y cherche une cohérence, surtout émotionnelle, qu'il croit trouver dans l'attachement indéfectible d'Aragon à sa « famille » communiste, « la chair de sa chair ». L'idée d'être exclu de cette famille, lui qui n'en a pas connu de véritable dans l'enfance, lui est intolérable et justifiera à ses propres yeux tous ses silences et ses compromissions. Sa rupture avec Breton — « cette blessure qui ne s'est jamais cicatrisée », avouera-t-il en 1975 — comme son refus de reconnaître l'existence des camps de travail en URSS, dévoilée par Kravtchenko en 1946, découlent de cette hantise.

Au nom du silence

Comme Brecht ou Maïakovski, Aragon s'est laissé duper par la simplification abusive d'un « catéchisme » marxiste qui a réponse à tout, et qui exige une obéissance et un dévouement sans réserve. On est d'un côté de la barricade ou de l'autre. Voyageant régulièrement en URSS et introduit dans les hautes sphères du Parti communiste grâce aux relations de la sœur d'Elsa, Lili Brik, Aragon a vu et su (en partie) ce qui se passait dans la patrie du socialisme. Ce qui ne l'empêcha pas de garder le silence, du moins publiquement, sur toutes les dérives du stalinisme — emprisonnement d'intellectuels, purges, procès truqués —, même quand elles touchaient des proches ou des artistes qu'il chérissait, comme Pasternak, Eisenstein ou Chostakovitch.

L'autre thèse centrale de l'auteur, c'est qu'Aragon n'aurait été, sauf durant une brève période — celle des poèmes *Front rouge* et *Hourra l'Oural* (1930-1934) —, ni sectaire ni dogmatique, mais un « marxiste ouvert », aveuglé par sa foi inébranlable dans le PC, seul susceptible de réaliser concrètement la révolution dont il rêve. Juquin donne pour preuve les efforts inlassables d'Aragon pour regrouper et mobiliser écrivains et intellectuels chrétiens et marxistes dans la lutte antifasciste, et ce, dès 1935. Aragon n'aurait pas été non plus le Grand Epurateur



AGENCE FRANCE-PRESSE

Le poète Louis Aragon (1897-1982) a été chanté par Ferré, Brassens et Ferrat, mais il demeure à ce jour un écrivain mystérieux.

des Lettres qu'ont stigmatisé les historiens. Jamais il n'a participé, à la Libération, à la rédaction des listes noires d'écrivains, contrairement à Eluard ou Vercors.

Le deuxième volume de *Aragon. Un destin français*, qui porte sur les années 1939 à 1982, bénéficie comme le premier du fait que l'auteur a beaucoup côtoyé Aragon et qu'en tant qu'ancien député et membre du Comité central du PCF, il est familier des arcanes et de la culture de ce parti. Juquin a eu accès à des milliers de documents inédits enfouis dans les archives du PCF et du PC soviétique, retrouvés des entretiens censurés et obtenus les confidences de témoins jusqu'ici réticents à parler.

Cela donne un ouvrage passionnant, très documenté, touffu parfois, empathique

sans être complaisant. Juquin a toutefois tendance à arrondir les angles lorsqu'il est confronté aux aspects les plus énigmatiques d'Aragon.

Ainsi en est-il de l'apparition soudaine (?), quelques mois après la mort d'Elsa, d'une homosexualité affichée et tapageuse chez ce vieil homme de 73 ans, qui s'entoure d'une cour de jeunes gens, s'habille chez Yves Saint Laurent et drague la nuit dans les rues et les cafés. Juquin admet sans discussion l'explication donnée par Aragon à l'écrivain Renaud Camus selon laquelle « il ne s'est jamais intéressé aux garçons avant ».

Pourtant, l'auteur raconte la relation pour le moins intime et ambiguë partagée au début des années 1920 par Aragon avec l'écrivain Pierre Drieu La Rochelle, avant la conver-

sion de ce dernier au fascisme. Plus tard, Elsa accusera Aragon non seulement de la négliger, mais aussi d'avoir toujours été attiré physiquement par les garçons. Aragon, homosexuel refoulé ou bisexuel au bois dormant?

S'il est indiscutable qu'Aragon et Elsa se sont aimés et ont été très attachés l'un à l'autre durant plus de 40 ans, le couple mythique et édifiant qu'ils auraient formé relève de la légende entretenue par l'écrivain, reconnaît Juquin. Une lettre rageuse adressée par Elsa à Aragon, datée vraisemblablement de 1965 — année où ils ont failli se séparer —, en témoigne.

La biographie de Juquin constitue une avancée majeure parce qu'elle permet de comprendre Aragon, le militant communiste surtout, sans

excuser ses errements et ses fautes, lui qui a souvent « défendu l'indéfendable ». Mais le biographe demeure trop avare de détails sur la vie intime du couple LouisElsa — comme les surnommaient affectueusement leurs amis — et sur les dernières années du poète. Il manque aussi à l'ouvrage monumental de Juquin un index, pourtant indispensable, et une bibliographie détaillée pour qu'Aragon. *Un destin français* puisse être considéré comme un livre de référence.

Collaborateur
Le Devoir

ARAGON
UN DESTIN FRANÇAIS
Pierre Juquin
Éd. de La Martinière
Paris, 2012-2013, deux volumes
de 806 et 701 pages

1897 Fils naturel de Marguerite Toucas (stet) et Louis Andrieux, industriel et ancien préfet de police de Paris, Aragon est élevé jusqu'à 17 ans dans la croyance que sa mère est sa grande sœur et son père, son parrain! Le nom d'Aragon lui vient du nom d'un officier de police sous les ordres d'Andrieux.
1918 Aragon se joint à Dada, mouvement scindé en 1922 pour donner naissance aux surréalistes. Premières publications.
1927 Il se joint au PCF sans en parler à Breton, avec qui il rompra en 1932. Publie *Le paysan de Paris*.
1928 Rencontre Elsa Triolet, mais continue quelque temps de fréquenter la riche héritière Nancy Cunard.
1933 Entre à *L'Humanité* aux « chiens écrasés » ainsi qu'à la revue *Commune*, toutes deux liées au PCF.
1935 Devient un des dirigeants de l'Association internationale des écrivains pour la défense de la culture, avec Malraux et Gide.
1940 Aragon, dit « Gérard », se joint à la Résistance.
1941-1942 Publication des poèmes du *Crève-cœur* et des *Yeux d'Elsa*.
1945 A la Libération, il apparaît comme une des « grandes consciences » de la France, rôle que seuls peuvent lui disputer Sartre, Camus et Mauriac.
1954 Entre au Comité central du PCF, dont il sera membre jusqu'à sa mort.
1956 Publication de son autobiographie en vers, *Le roman inachevé*.
1967 Publication de *Blanche ou l'oubli*.
1970 Décès d'Elsa Triolet.

Préparez vos sorties.

Cinéma

> 23 juin à 20h
En présence du réalisateur
THE MAN WITH THE IRON FISTS
de RZA (États-Unis, 2012)
avec Lucy Liu et Russell Crowe
Le film sera présenté par RZA et sera suivi d'un entretien avec le public.

> 27 juin à 19h30
Soirées V.I. Films
Voyez le film avant tout le monde!
L'ÉCUME DES JOURS
de Michel Gondry (France, 2013)
avec Audrey Tautou et Romain Duris
En première nord-américaine

Tous les films sont à 11,25 \$ (taxes et frais inclus), sauf indication contraire.

Programmation sujette à changement sans préavis. Consultez notre site Internet pour les dernières mises à jour.

Spectacles

> 1^{er} août à 21h
ARTHUR H
Mystic Rumba Experience
Première partie: AroarA
35 \$ (taxes et frais inclus)
Billets en vente dès maintenant

Exposition

> Du 27 juin au 24 août
POP-UP!
Exposition collective de la Galerie Donald Brown, incluant Myriam Laplante, Shari Hatt, Raymonde April et plusieurs autres
GRATUIT

LIVRES

De grands poèmes et un projet pour l'école québécoise



LOUIS CORNELIUS

J'ai fait ma véritable entrée en littérature par la poésie québécoise. J'étais cégépien et je me nourrissais avec avidité des poèmes de Jean-Paul Daoust, d'Yves Boisvert, de Bernard Pozier, de Lucien Francœur, de Denis Saint-Yves, de Louis Jacob, de François Charron, de Normand de Bellefeuille et de ceux de Nelligan, toujours. J'étais, on le constate, un peu rocker, pas mal romantique et surtout subjugué par la modernité poétique québécoise. Je dois à ces auteurs mon choix de vivre d'abord et avant tout avec la littérature.

Ce n'est donc pas moi qui contredirai Pierre Graveline quand il écrit, en introduction à l'édition de poche de son indispensable anthologie intitulée *Les cent plus beaux poèmes québécois*, que «les écrivains québécois ont créé au fil de notre histoire littéraire une poésie d'une diversité, d'une qualité et d'une richesse remarquables». Ce jugement, pour moi, relève de l'évidence sensible et intellectuelle, une évidence que les poèmes choisis par Graveline remettent en lumière.

Poésie combattante

La poésie québécoise est politique et combattante dans la fureur de *L'afficheur hurle*, de Paul Chamberland, dans *L'octobre*, de Gaston Miron, dans le sain populisme de Jean Narrache et dans les rugueux et amoureux *Cantouques* de Gérard Godin. «Comment, écrit ce dernier, pourrais-je oser t'aimer te toucher / même lever les yeux vers toi / connaître ne serait-ce que ton nom / si je n'avais à cœur qu'un jour sinon nous du moins nos fils / soient ici chez eux sur la terre que d'aïeul à petit-fils / nous aimons».

La poésie québécoise combine l'intime et la métaphysique en 1904 chez Pamphile Lemay («Moi, je suis un vieil arbre oublié dans la plaine, / Et, pour tromper l'ennui dont ma pauvre âme est pleine, / J'aime à me souvenir des nids que j'ai bercés»), en 1910 chez Louis-Joseph Doucet méditant sur la mort, en 2004 chez Roland Giguère («je sais par cœur aussi de lumineux parcours / des chemins enchantés qui mènent à l'extase») et en 1995 chez Fernand Dumont, dans *Quand je serai vieux*, peut-être mon poème favori: «Ce jour-là toutes mes nuits au bout des mains / Je fermerai les yeux de la mémoire / Tendu dans l'attente de la lumière / Transi de tenace espérance // L'âme enfouie dans ses feuillages / Ses heures résignées en un vaste songe / J'abandonnerai ma main consolée dans la tienne / Ce sera le matin je pense».

Je ne contredirai pas Pierre Graveline, non plus, quand il constate que, malheureusement, «cette belle et grande poésie québécoise, l'une de nos plus originales contributions à

l'imaginaire de l'humanité et à son patrimoine culturel, est largement méconnue ici même: peu enseignée, peu médiatisée, peu présente dans nos bibliothèques et nos librairies, peu lue, en somme plus souvent qu'autrement [sic] ignorée».

Pour corriger cette négligence, Graveline avance quelques propositions, comme mettre la poésie québécoise à l'étude dans les écoles, les cégeps et les universités et lui accorder plus de place en bibliothèque, en librairie et dans les médias. Je suis totalement d'accord avec lui et j'irai même, à la faveur de la parution en poche de cette anthologie et de l'esprit de la Fête nationale qui nous habite ces jours-ci, plus loin, en suggérant un nouveau projet culturel pour l'école québécoise.

Graveline a raison: notre patrimoine poétique est en panne de transmission. Le constat, et c'est bien dommage, s'applique aussi à nos patrimoines littéraire, artistique, chansonnier et cinématographique. Nos grandes œuvres, dans tous ces domaines, sont méconnues. Or, une société sans repères culturels communs ne peut être qu'une société fragmentée, dans laquelle la vie de l'esprit et la délibération démocratique sont étriquées.

A peu de frais, l'école pourrait s'attacher à corriger cette situation et contribuer à la constitution de raisons communes. Il suffirait, pour ce faire, de mettre en place un programme éducatif national qui ferait de la culture québécoise un événement. Le ministère de l'Éducation, à la suite d'une délibération nationale, devrait établir, pour chaque niveau scolaire, c'est-à-dire de la première année du primaire à la cinquième année du se-

condaire, un corpus culturel obligatoire. Il ne s'agirait pas de définir de A à Z ce qui doit être enseigné. Il s'agirait plutôt, pour chaque niveau, d'identifier une chanson, un poème, un livre, une œuvre d'art et un film que tous les élèves de ce niveau, partout au Québec, le même jour, découvrirait.

On pourrait décider, par exemple, que, en 3^e année du primaire, le premier lundi de décembre de chaque année à 11 heures, tous les élèves du Québec regarderaient *Le chandail* (ONF), un film d'animation réalisé par Sheldon Cohen à partir d'un conte de Roch Carrier. Le premier lundi du printemps, on ferait écouter aux mêmes élèves *L'hymne au printemps*, de Félix Leclerc. En 5^e année du secondaire, on pourrait décider que, le premier lundi d'octobre, en avant-midi, tous les élèves devraient lire *L'Octobre* de Gaston Miron, avant de regarder, le premier lundi de décembre, *Mon oncle Antoine*, de Claude Jutra,

de faire une dissertation, le premier lundi d'avril, sur *Les belles-sœurs* de Michel Tremblay, et de découvrir, le premier lundi de juin, la série sur *les Oies blanches* de Jean-Paul Riopelle.

Pour chaque niveau scolaire, donc, un poème, une chanson, un livre, un film et une œuvre d'art, les mêmes pour tous, au même moment, partout au Québec. Ce corpus commun serait établi pour longtemps afin de se constituer en tradition. Imaginez le réjouissant ramdam culturel qui s'ensuivrait. Le premier lundi du printemps, par exemple, deviendrait au Québec celui de la chanson de Félix, enfants, parents et médias en parleraient, les radios la feraient entendre et les trésors de notre culture, enfin, seraient transmis et partagés. Je vous parle, ici, en rêvant, d'un possible miracle culturel pour le Québec, moyennant un peu de volonté politique et pédagogique.

En ces temps de Fête nationale, je vous invite à y réfléchir, à penser aux œuvres qu'on devrait retenir et à lire, pour vous inspirer dans cette mission, *Les cent plus beaux poèmes québécois*, amoureusement recueillis par Pierre Graveline.

louisco@sympatico.ca

LES CENT PLUS BEAUX POÈMES QUÉBÉCOIS

Une anthologie préparée par Pierre Graveline
Biblio-Fides
Montréal, 2013, 232 pages

Une anthologie préparée par Pierre Graveline
Les cent plus beaux poèmes québécois



SOURCE BANQ

Johannes Kymæus, 1498-1532, *L'Hercule du pape contre les Allemands*. Détails du frontispice du pamphlet dirigé contre le cardinal Nicolas de Cues.

Raymond Klibansky, le philosophe et la mémoire des livres

STÉPHANE BAILLARGEON

Un livre sur un homme des livres. Un beau et bon livre sur un savant qui a consacré sa longue vie à les collectionner, à les étudier, à les faire aimer pour mieux comprendre la vie des idées et les leçons conceptuelles léguées par les anciens pour nous permettre à notre tour de renouveler le monde.

«Les bibliothèques forment un de nos liens les plus profonds avec le passé, expliquait le philosophe Raymond Klibansky dans le film *De la philosophie à la vie*. Sans notre passé, nous ne serions pas ce que nous sommes, et nous ne saurions pas qui nous sommes. Elles sont ce qui nourrit notre esprit.»

Cet extrait est reproduit dans le catalogue qui accompagne et complète l'exposition *Raymond Klibansky (1905-2005)*. La bibliothèque d'un philosophe, présentée à la Grande Bibliothèque jusqu'au 25 août. La lecture de ce *liber amicorum* posthume prépare magnifiquement à la visite de l'expo, qu'on ne saurait trop recommander. Mais l'ouvrage peut aussi tout simplement servir d'introduction à la vie et à l'œuvre de Raymond Klibansky, ce géant du monde des idées.

Né à Paris en 1905, créature des meilleures universités allemandes, il fuit l'Allemagne nazie dès 1933, s'installe à Montréal après 1945 sur la recommandation d'Albert Einstein. Il



SOURCE COLLECTION PRIVÉE

Portrait de Raymond Klibansky, à Cues, en 1927.

continue ici ses études et ses enseignements sur la philosophie grecque et latine. Les prestigieux prix annuels de la Fédération canadienne des sciences humaines portent son nom.

La collection Raymond Klibansky, maintenant conservée à l'Université McGill, compte 7000 ouvrages allant du XV^e siècle à nos jours. Le livre consacré à ce riche corpus rassemble huit textes décortiquant les rapports du savant à la tradition platonicienne, la production de son maître ouvrage sur la mégalomanie ou «les idéaux de la tolé-

rance moderne».

Tous les détails de cet ouvrage intellectuel exemplaire suscitent l'admiration: la couverture et son ex-libris, le choix du papier, la richesse de l'iconologie et de l'iconographie, l'intelligence des sujets, la profondeur des analyses et la minutie des textes. En plus, le livre sur les livres et l'amour des livres ne jargonne jamais malgré la difficulté de certains thèmes abordés. Raymond Klibansky, lui-même d'une clarté conceptuelle à toute épreuve et d'une manie bibliophilique, aurait grandement apprécié cet examen pénétrant et admiratif qui ne sombre pourtant jamais dans le culte de la personnalité intellectuelle.

L'exposition comme le catalogue doivent l'essentiel au philosophe Georges Leroux, qui fut l'étudiant et l'ami de Raymond Klibansky. Il est aussi un collaborateur régulier du cahier *Livres du Devoir*.

Le Devoir

RAYMOND KLIBANSKY 1905-2005

LA BIBLIOTHÈQUE D'UN PHILOSOPHE

Georges Leroux

BANQ

Montréal, 2013, 177 pages

Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 10 au 16 juin 2013

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENTÉ (NB DE SEMAINES)

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTÉ (NB DE SEMAINES)
Romans québécois		
1	Saccages / Chrystine Brouillet/Courte échelle	-/1
2	Lit double • Tome 2 / Janette Bertrand/Libre Expression	1/3
3	mân / Kim Thuy/Libre Expression	2/11
4	Souvenirs de la banlieue • Tome 5 Tante Irma / Rosette Laberge/Les Éditions réunies	-/1
5	Lit double / Janette Bertrand/Libre Expression	3/3
6	Ce qui se passe au Mexique reste au Mexique! / Amélie Dubois/Les Éditions réunies	5/32
7	La fiancée américaine / Éric Dupont/Marchand de feuilles	4/33
8	Les héritiers d'Enkidiev • Tome 7 Le conquérant / Anne Robillard/Wellan	6/12
9	Souvenirs de la banlieue • Tome 4 Junior / Rosette Laberge/Les Éditions réunies	7/15
10	Vengeance • Tome 2 Le Grand Œuvre / Hervé Gagnon/Hurtubise	-/1

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTÉ (NB DE SEMAINES)
Romans étrangers		
1	inferno / Dan Brown/Lattès	1/3
2	Le cinquième témoin / Michael Connelly/Calmann-Lévy	-/1
3	Cinquante nuances plus claires • Tome 3 / E. L. James/Lattès	2/19
4	Cinquante nuances de Grey • Tome 1 / E. L. James/Lattès	4/37
5	Cinquante nuances plus sombres • Tome 2 / E. L. James/Lattès	3/23
6	Une chanson douce / Mary Higgins Clark/Albin Michel	5/4
7	Le manipulateur / John Grisham/Robert Laffont	6/8
8	Le manuscrit retrouvé / Paulo Coelho/Flammarion	9/2
9	Demain / Guillaume Musso/XO	7/14
10	Secret d'été / Elin Hilderbrand/Lattès	-/1

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTÉ (NB DE SEMAINES)
Essais québécois		
1	La bataille de Londres / Frédéric Bastien/Boréal	1/10
2	À brûle-pourpoint / Normand Lester/Touchables	2/12
3	Vieillesse avec grâce / Denise Bombardier/Homme	5/18
4	Journal d'un écrivain en pyjama / Dany Laferrière/Mémoire d'encrier	3/18
5	Libérez-nous des syndicats! / Eric Duhaime/Genex	10/3
6	Barack Obama et le printemps arabe / Sami Aoun Gilles Vandal/Athéna	-/1
7	Évangéline. Contes d'Amérique / Joseph Yvon Thériault/Québec Amérique	-/1
8	Charles Sirois, l'homme derrière François Legault / Richard Le Hir/Michel Brûlé	8/2
9	Le printemps québécois. Une anthologie / Collectif/Écosociété	-/1
10	Digressions / Robert Lévesque/Boréal	-/1

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTÉ (NB DE SEMAINES)
Essais étrangers		
1	Menace sur nos libertés. Comment Internet nous surveille. / Julian Assange/Robert Laffont	-/1
2	Notre troisième cerveau. La nouvelle révolution psychologique / Jean-Michel Oughourlian/Albin Michel	2/2
3	Quand la beauté nous sauve / Charles Pépin/Robert Laffont	4/3
4	Les lois fondamentales de la stupidité humaine / Carlo M. Cipolla/PUF	-/1
5	Confessions d'un jeune romancier / Umberto Eco/Grasset	9/2
6	Adolf Hitler. La séduction du diable / Laurence Rees/Albin Michel	8/15
7	La tyrannie du parasite. Faut-il se montrer pour exister? / Gérard Bonnet/Eyrolles	-/1
8	Des savants et des dieux / Bernard Debré/Cherche Midi	-/1
9	Une autre vie est possible / Jean-Claude Guillebaud/Ticonoclaste	1/2
10	Repenser le vieillissement / Nortin M. Hadler/PUL	3/8

La BTFL (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 215 points de vente. La BTFL reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTFL, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

Déjà en librairie

LES SERVICES HISTORIQUES SIX-ASSOCIÉS

Crimes et châtements
La justice à Québec du XVII^e au XIX^e siècle

Luxe et ivrognerie
La vie nocturne à Québec au XIX^e siècle

SEPTENTRION .Q.C. CA
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

Conseil des Arts du Canada

ANDRÉ RICARD
Sous la direction de
DENIS DENONCOURT

Paul Bussièrès
Scénographe,
et la pratique théâtrale
à Québec 1960-2008

300 pages • 39,95 \$

En 45 ans de carrière,
Paul Bussièrès aura concouru
à la qualité de l'expression
théâtrale au Québec

Presses de l'Université Laval
www.pulaval.com